

suppose le désintéressement, la liberté de l'esprit, suppose la civilisation, la sécurité relative. La langue des Indiens Cherokee, qui possède trente verbes exprimant toutes les façons de « laver » relatives à la personne, au lieu, à la circonstance, ne possède pas l'idée générale de « laver ». Les Algonquins, capables de qualifier clairement tous les gestes de l'amour physique, n'ont pas de mot général répondant à *amor* ou à *amare*. Pour les Malais, il y a tous les arbres de leurs forêts nommés un à un, il n'y a pas l'*arbre* (1). Je ne prétends pas que ces langues soient des langues primitives, mais ce défaut d'abstraction leur confère un caractère de primitivité. Le mot, qui est une abstraction, est aussi une réduction. Il m'est difficile de considérer les premiers mots isolés autrement que très longs, très chargés de qualificatifs et de locatifs. Arrivés à l'abstraction, ils se sont encore, au cours des âges, phonétiquement rétrécis. Du latin aux langues et dialectes romans, nous avons des milliers d'exemples de ces rétrécissements. *Pulverem* devient *pó* en portugais et de *papaverem* un dialecte français a tiré *pou*, pavot. Des sons tels que ce *pó* et ce *pou* ont paru aux philologues de l'école de Bopp des racines primitives, alors qu'ils ne repré-

(1) Cf. Sayce, *Principes de philologie comparée*, ch. II.

mutation, qui a donné l'homme, peut donner un homme nouveau.

Nous ne sommes les maîtres du monde que parce que nous sommes les seuls maîtres possibles. L'homme est un hasard, à la merci d'un autre hasard. Mais il a une belle avance. Que M. Le Dantec se console en songeant que les théories ne changent rien aux faits. Quelle que soit l'origine du cerveau humain, servons-nous-en de notre mieux pour apprendre et pour comprendre.

LE GÉNIE DE LAMARCK

Élu membre de l'Académie des sciences vers la fin de l'année 1808, François Arago fut présenté à l'empereur par la délégation coutumière à laquelle s'étaient joints plusieurs académiciens qui désiraient lui offrir leurs dernières publications. Parmi ceux-ci était Lamarck.

« Ce n'était pas, dit Arago, qui raconte cette anecdote dans son *Histoire de ma jeunesse*, un nouveau venu ; c'était un naturaliste connu par de belles et importantes découvertes, c'était M. Lamarck, enfin. Le vieillard présente un livre à Napoléon : Qu'est-ce que cela ? dit celui-ci. C'est votre absurde *météorologie*, c'est cet ouvrage dans lequel vous faites concurrence à Mathieu Laensberg, cet annuaire qui déshonore vos vieux jours ; faites de l'histoire naturelle et je recevrai vos productions avec plaisir. Ce volume, je ne le prends que par considération pour vos cheveux blancs. Tenez ! Et il passe le livre à un aide de camp. Le

pauvre M. Lamarck qui, à la fin de chacune des paroles brusques et offensantes de l'empereur, essayait inutilement de dire : C'est un livre d'histoire naturelle que je vous présente, eut la faiblesse de fondre en larmes. »

L'ouvrage que Napoléon traitait avec ce dédain était *la Philosophie zoologique*, c'est-à-dire le livre même dont le Muséum d'histoire naturelle vient de fêter le centenaire en inaugurant un monument à la gloire du fondateur de la biologie.

Tout le monde connaît le titre de l'ouvrage capital de Buffon : *les Epoques de la Nature*. Lamarck vint et supprima cette idée d'époques, de cataclysmes, de déluges, pour la remplacer par l'idée de continuité des actions naturelles. Rien de soudain. Une espèce est la suite d'une autre espèce, comme un terrain géologique est la suite d'un autre terrain. Rien ne se crée, tout se transforme. Quelques philosophes avaient entrevu cette notion, mais il restait à la faire sortir des hypothèses, à la formuler scientifiquement, à lui assigner une base et des causes. Ce fut l'œuvre de Lamarck. Il ne faut, cependant, chercher dans *la Philosophie zoologique* ni la précision minutieuse de Darwin, ni l'audacieuse affirmation de Hæckel. Le génie de Lamarck, encore que nourri de faits scientifiques et des plus variés,

est surtout intuitif. Il sait beaucoup, mais il devine encore plus. Il voit et en même temps il prévoit. Le titre de son livre n'est point pris au hasard : Lamarck n'a fait et n'a voulu faire qu'une philosophie de la nature. Son idée maîtresse est celle de l'adaptation qui consiste pour lui, comme l'a bien compris Hæckel, dans une relation entre la modification lente et constante du monde extérieur et un changement correspondant dans les activités et, par suite, dans les formes des organismes. De là l'importance donnée aux habitudes et au défaut d'exercice des organes. Le milieu nécessite des activités, et ces activités créent, renforcent ou détruisent les organes qui leur sont nécessaires ou inutiles. Pour arriver avec ce principe à la transformation des espèces anciennes en espèces nouvelles, il faut encore admettre un facteur d'une importance énorme, l'hérédité des caractères acquis. Il ne suffit pas, en effet, qu'un individu acquière les rudiments d'une activité nouvelle, il est nécessaire qu'il les puisse transmettre par la génération à ses descendants. Le milieu crée le besoin, le besoin crée l'organe et l'hérédité le consolide.

La théorie est très belle et très logique, mais que vaut-elle dans la réalité ? Il est difficile de le dire exactement, car l'on trouverait sans doute autant

de faits pour l'appuyer que pour la contredire. Elle est d'ailleurs très difficile à vérifier. Qui peut dire que c'est le milieu marécageux qui a créé la membrane des palmipèdes ? Cela semble logique, mais cela ne sera jamais qu'une vue de l'esprit. On voit des hyménoptères, de la famille des guêpes, se livrer, selon leurs espèces et avec les mêmes organes, les uns à la chasse, les autres à la récolte du miel, les autres au creusement du bois ou de la terre dure. En aucun cas, le milieu ni le besoin n'ont créé d'organes. Le scarabée bousier malaxe et roule sa boule avec les mêmes pattes dont ne font rien ou un tout autre usage tels de ses congénères chasseurs ou simplement flâneurs. La nature est pleine de contradictions. Ni le besoin, peut-être, ne crée l'organe, ni l'organe ne crée le besoin. Il y a autre chose. Le maître des animaux et le maître de l'homme n'est pas extérieur, mais intérieur. C'est le système nerveux, c'est le cerveau (1). Là est probablement le principe de toute transformation importante. L'adaptation ne vient qu'après et n'est qu'un résultat, et non une cause de modification.

L'idée de mutation brusque devait nécessairement être tout à fait étrangère à Lamarck. Il ne faut

(1) J'ai développé cette idée dans *la Physique de l'amour*.

pas cependant la considérer comme incompatible avec ses théories. La mutation peut en effet se considérer comme l'explosion de modifications virtuelles ou d'aptitudes latentes, lentement accumulées. Il semble bien que beaucoup des espèces nouvelles créées par l'homme, animales ou végétales, soient nées par mutation. Cela n'infirme pas la théorie, mais seulement le mécanisme du transformisme. Plusieurs mutationnistes l'ont bien compris et sont demeurés lamarckiens.

Veut-on maintenant un résumé synthétique des idées de Lamarck ? On peut le demander à Lamarck lui-même. Écoutons-le :

« Les divisions systématiques, classes, ordres, familles, genres et espèces, ainsi que leurs dénominations, sont une œuvre purement artificielle de l'homme. Les espèces ne sont pas toutes contemporaines; elles sont descendues les unes des autres et ne possèdent qu'une fixité relative et temporaire : les variétés engendrent des espèces. La diversité des conditions de la vie influe, en les modifiant, sur l'organisation, la forme générale, les organes de l'animal; on en peut dire autant de l'usage ou du défaut d'usage des organes. Tout d'abord, les animaux et les plantes les plus simples ont été produits, puis les êtres doués d'une organisation

plus complexe. L'évolution géologique du globe et son peuplement organique ont eu lieu d'une manière continue et n'ont pas été interrompus par des révolutions violentes. La vie n'est qu'un phénomène physique. Tous les phénomènes vitaux sont dus à des causes mécaniques, soit physiques soit chimiques, ayant leur raison d'être dans la constitution de la matière organique. Les animaux et les plantes les plus rudimentaires, placés au plus bas degré de l'échelle organique, sont nés et naissent encore aujourd'hui par génération spontanée. Tous les corps vivants ou organismes de la nature sont soumis aux mêmes lois que les corps privés de vie ou organiques. Les idées et les autres manifestations de l'esprit sont de simples phénomènes de mouvement qui se produisent dans le système nerveux central. »

J'ai tenu à transcrire ici cette page admirable qui est comme le programme de toute philosophie scientifique. L'homme qui l'écrivit en 1809 peut être considéré comme un des grands libérateurs de la pensée. Lamarck nous donne encore cette leçon que, s'il n'y a pas de philosophie sans base scientifique, il n'y a pas non plus de science sans philosophie. Considérons avec émotion et avec reconnaissance le nom et l'œuvre de Jean-Baptiste

de Monet de Lamarck, né en 1744 en Picardie et mort à Paris en 1829, après avoir vécu, travaillé et souffert pour la science et pour la liberté de la pensée.

III

RELIGION ET SOCIOLOGIE

HISTOIRE DES RELIGIONS

Il n'existait pas encore, du moins en langue française, d'histoire générale des religions. L'ouvrage, connu sous ce titre, de M. Chantepie de La Saussaye, est en effet fallacieux. Il comprend toutes les religions, sauf celle-là même qui nous intéresse. Protestant et respectueux, l'auteur a décidé que le christianisme n'est pas une religion ordinaire. Les autres sont fausses et le christianisme est véritable ; les autres sont naturelles et le christianisme est surnaturel. Jupiter descendant de l'Olympe et y remontant, fable ridicule ! Le fils de Jehovah descendant du ciel et y remontant à son tour, miracle, vérité éternelle ! Des esprits ainsi faits sont mal qualifiés, il me semble, pour

rédigé une histoire, même partielle, des religions. Quant à la prétention de considérer à part le christianisme, elle est absolument antiscientifique.

Le christianisme est une religion comme les autres, ni plus neuve, ni plus usée. Elle ne contient aucun dogme, aucun rite, qui ne se retrouve, avec un esprit analogue ou différent, dans une autre religion plus ancienne ou contemporaine. Si elle a triomphé, cela ne tient nullement à sa supériorité philosophique ou morale. Les causes de son succès furent toutes politiques. Constantin hésita longtemps entre Mithra, dieu alors fort populaire, et Jésus, pas encore universellement estimé. Renan l'avait déjà très bien vu : il s'en fallut de peu que le monde ne devînt mithriaque ou mithraïste, au lieu de devenir chrétien. Les deux religions se ressemblaient d'ailleurs beaucoup. Tertullien en était si troublé qu'il attribuait cela aux artifices du diable. Le mithraïsme, en effet, comportait le baptême, la communion, les jeûnes ; Mithra était, comme Jésus, le médiateur entre Dieu et les hommes, dont il assurait le salut par un sacrifice ; Tertullien appelle sacrements différents rites d'initiation mithriaque, parmi lesquels le scandalisait surtout le rite de la consécration du pain et du vin. Les mithriaques avaient une morale impérative, identique à la

morale chrétienne, et ils croyaient à la vie future, au paradis. Les deux religions ont donc une source commune, mais qui n'est pas connue d'une façon précise. Elles se rattachent à une des vieilles religions de l'Asie dont les caractères essentiels étaient le sacrifice et la communion. On peut aussi faire remarquer que les religions anciennes ou primitives, autant que nous les connaissons, comportent presque toujours le sacrifice du dieu, sa mise à mort et le repas de communion des fidèles avec le corps divin représenté symboliquement ou même réellement, si le dieu de la tribu est un animal. Les rites du sacrifice et de la communion, bases même du christianisme, ont donc une filiation très certaine. Quant à l'origine même de cette pratique, il faut la chercher dans la magie. En mangeant d'un animal, d'un héros ou d'un dieu, on s'approprie les qualités de la victime.

Mais je m'aperçois que je suis entré dans le vif du sujet sans nommer l'ouvrage même qui est en cause. Il s'agit d'un gros petit livre de M. Salomon Reinach, intitulé : *Orpheus*, histoire générale des religions (1). Ce livre est gros, parce qu'il comporte,

(1) Salomon Reinach, *Orpheus, histoire générale des religions*. Paris, Alcide Picard, 1909.

en plus de six cents pages, une matière énorme, et il est petit parce qu'il a été imprimé en petit format, sur du papier extrêmement mince, celui-là même dont les Anglais se servent pour ces « Bibles de poche », dont ils inondent le monde, qui n'en veut plus. Aussi bien peut-on considérer le livre de M. Reinach comme une petite bible qui, mieux que l'autre, nous conte l'origine et la destinée de la pensée religieuse. Il l'a intitulé *Orpheus*, parce qu'Orphée était, chez les Grecs, non seulement le chanteur suprême, le musicien de toutes les harmonies, mais aussi, et par excellence, le théologien, l'interprète de la pensée des dieux. C'est encore ainsi que le comprenaient les premiers écrivains chrétiens qui le croyaient élève de Moïse. Orphée charmant les animaux au son de sa lyre est la seule figuration mythologique que l'on rencontre parmi les peintures des catacombes. Abrité sous ce beau nom, encore vénéré par les poètes et familier aux musiciens, M. S. Reinach a écrit un ouvrage très solide et très hardi. Il y a fait preuve à la fois d'une érudition vaste et précise et d'une liberté d'esprit absolue. Il y a aussi du Voltaire dans M. Reinach, et il s'est laissé aller assez souvent à la cruauté d'une ironie qui ne s'exerce pas sans motif. C'est peut-être le seul ton sur lequel il soit possible de

parler des religions, surtout des religions modernes, bien connues historiquement.

Cependant, on peut craindre que ce ton n'éveille des idées de polémique et ne semble donner à telle religion une valeur excessive. Sans doute, M. Reinach a incorporé le christianisme parmi les religions qui dominent encore le monde. Cependant, il n'a pu échapper à une certaine partialité, puisqu'il lui a concédé près de la moitié de son ouvrage. C'est excessif, parce que l'importance du christianisme est en partie illusoire, parce que, au contraire de l'Islamisme, il n'a presque pas eu d'influence sur les mœurs, que son histoire se confond très souvent avec l'histoire politique et que l'évolution de la pensée humaine s'est faite malgré lui, contre lui, et que si la religion fut toujours pour le peuple un paganisme, le paganisme fut presque toujours, en Europe, la religion des esprits supérieurs. Pourquoi surtout mener ce tableau du christianisme jusqu'à l'affaire Dreyfus, qui ne fut pas uniquement confessionnelle ? Et puis, M. S. Reinach a trop étudié le christianisme dans les livres, et surtout dans les livres d'histoire. Faisant du folklore un usage même excessif pour clarifier l'origine des religions, pourquoi n'en suit-il pas l'influence dans le développement des pratiques et même des

ex.

dogmes? L'Immaculée Conception a un peu plus d'importance dans l'histoire des croyances religieuses qu'une erreur judiciaire, plus à sa place dans l'histoire politique ou dans les procès célèbres.

Tel qu'il est, ce manuel, dont le succès a été très grand, mérite l'attention et même, jusqu'à un certain point, l'admiration. Le judaïsme y est traité avec soin et le chapitre des origines du christianisme est, dans son raccourci, un modèle de netteté et de précision.

Sur l'origine générale des religions, tout le monde ne sera pas d'accord avec l'auteur. La religion n'est-elle vraiment qu'un ensemble de scrupules, c'est-à-dire de tabous? N'y a-t-il point autre chose, soit antérieur, soit contemporain? Même si on ajoute l'animisme, cela donne-t-il toute la religion? Le *primus in orbe deos fecit timor* peut se rattacher à l'animisme, mais il ne faut pas le négliger. La terreur religieuse n'est pas un vain mot : le tonnerre jette le chien dans les jambes de son maître, et le chien n'a pas d'imagination. L'homme eut toujours de l'imagination et il a construit ses religions comme ses contes de revenants. Religions et contes fantastiques, c'est du délire systématisé. L'origine des religions est dans l'ima-

gination de l'homme, c'est-à-dire dans sa sensibilité, dans son soubressaut à l'orage qui éclate, à la foudre qui tombe, chocs qui se continuent et s'amplifient en délires logiques. En somme, je donnerais aux religions une origine purement biologique. C'est dans la physiologie humaine qu'il faut chercher la naissance du fait religieux. Ensuite seulement, on arriverait aux explications intellectuelles, parmi lesquelles le *tabou* semble, en effet, tenir une grande place. Mais le tabou ne se comprend que comme conséquence d'un état d'esprit déjà religieux. Il ne peut être primordial.

Les religions, au moment où nous croyons les saisir sous leurs formes les plus rudimentaires, sont déjà d'une antiquité immémoriale. Il en est de même pour le langage, sans lequel on ne conçoit pas l'homme, pas plus que l'on ne conçoit l'oiseau sans ailes. L'aptérix n'est pas un oiseau. Alors, origine des religions est une expression un peu ambitieuse. Bien plus, les religions les plus anciennes historiquement nous apparaissent toutes formées, aussi compliquées, même, que le catholicisme d'aujourd'hui. Si loin que l'on remonte, on trouve l'homme d'aujourd'hui, la religion d'aujourd'hui, l'art d'aujourd'hui sous toutes ses complications. Quant à la préhistoire, elle n'apporte rien qui puisse

signaler bien clairement l'état des religions à ces époques. On conjecture, on transporte aux temps magdaléens l'état d'esprit australien ou polynésien ou amérindien. Ce n'est qu'une méthode. Il n'est pas certain qu'elle soit bonne. Le grand schéma semble plutôt être un éventail qu'une corde à nœuds. Nous ne sommes plus aux temps naïfs du darwinisme où l'on écrivait sérieusement : « Nous possédons aussi, au coin interne de l'œil, un petit repli rose qui n'est autre qu'un restant de la troisième paupière des oiseaux (1). » Peut-être que d'arguer du *tabou* et du *totem* pour expliquer nos religions *blanches*, c'est faire état du petit repli rose.

Les plus anciennes religions que nous connaissons sont les religions égyptiennes. Or, M. Reinach résume ainsi le premier paragraphe de ce chapitre : « Complexité des phénomènes religieux en Egypte. » Et c'est bien cela. Aux origines historiques, nous trouvons toujours, non la simplicité, mais la complexité. Et c'est tout à fait d'accord avec la nouvelle philosophie qui s'élabore. Au commencement, dit le darwinisme, était la simplicité, « le complexe dérive du simple (2) ». Je propose le

(1) Camille Flammarion. *Contemplations scientifiques*, Paris, 1909, in-18. — C'est un recueil d'études déjà anciennes.

(2) Henry de Varigny, dans *le Temps*, 23 juin 1909.

thème contraire : « La nature marche vers la simplification. Le plus complexe est toujours le plus ancien, et le plus simple le plus récent. » Ce principe, sans doute, ne peut être pris au sens absolu, il se heurterait à des contradictions, très apparentes sinon très réelles ; mais il aurait toujours sur le précédent la supériorité de ne pas se heurter au bon sens. En tout cas, la complexité doit être conçue comme une limite, et cette limite semble, dans beaucoup d'ordres, avoir été atteinte en des temps très anciens.

Dans l'ordre religieux ou métaphysique, la dégression est régulière : pluralisme, dualisme, monisme. Les conceptions de l'esprit humain tendent donc à la simplicité (1) et cela est visible dans toutes les religions qui évoluent. Aujourd'hui même, le catholicisme, sous l'influence de la théologie protestante et surtout de la philosophie scientifique, est en train de préparer le rejet du miracle et des saints, pour ne conserver que le grand miracle d'une religion révélée et le culte d'un dieu incarné (2). Cela ne vaudra pas notre religion, plus belle pour les amateurs, parce que ce qu'ils goûtent le

(1) En réaction contre cette tendance, voir *le Pluralisme* de Boex-Borel (J.-H. Rosny); Alcan, 1909.

(2) Voir Saint-Yves, *les Saints successeurs des dieux et le Discernement du miracle*; Paris, Nourry, 1907 et 1909.

plus dans le phénomène religieux, c'est sa complexité, ses bourgeonnements infinis, mais cela concordera avec les exigences simplificatrices qui tourmentent en ce moment l'humanité (pacifisme universel, langue internationale, collectivisme, etc.).

Un essai sur l'origine des religions ne peut être qu'un essai de philosophie. Celui de M. S. Reinach a une valeur que je n'entends certes pas abolir en lui opposant quelques objections. Nulle opinion n'est jamais tout à fait victorieuse, même quand elle peut mettre en bataille des armées de faits. Du moins les faits sont un solide point d'appui. J'ai déjà signalé les chapitres de l'*Orpheus* qui seront le moins contestés par les esprits libres. Ce sont également ceux qui le seront le plus par les fidèles et ces si nombreux demi-fidèles qui ont pu se libérer de la lettre, mais non de l'esprit du christianisme. En son ensemble ce livre, agréable à lire à cause de sa clarté, est d'une bonne science et presque toujours d'une tenue parfaite. Point de pédantisme. Un récit ou des exposés que d'abondantes bibliographies authentiquent. Pas plus que des religions enfin, l'auteur n'est dupe des philosophies. Il a très bien vu, par exemple, ce qu'il y a de captieux dans celle de Comte, devenue d'ailleurs le manuel de tout réactionnaire un peu sérieux, car il

y a le réactionnaire conscient comme il y a le prolétaire conscient, deux bêtes également apocalyptiques. Il a aussi le bon goût de ne pas nier le rôle provisoirement civilisateur de certaines religions, et, faisant la part du fanatisme, de faire aussi celui du bienfait religieux. Mais cette ère s'achève, si elle n'est déjà révolue. Il s'agit maintenant de regarder en face et sans peur la face de la Gorgone. Quand on n'en a pas peur, c'est elle qui se pétrifie. A plus d'un timide, d'ailleurs, la tête d'*Orpheus* servira de bouclier.

LES CASTES DE L'INDE

On parle beaucoup, depuis quelques années, dans les milieux politiques, et surtout socialistes, des classes, de la lutte des classes. A entendre certains théoriciens, il y aurait en Europe et dans les pays de civilisation européenne deux classes : celle des non-possédants, ouvriers, commis, travailleurs de toutes sortes ; celle des possédants, propriétaires, rentiers, industriels ou commerçants. En fait et à un moment donné, c'est exact. Les deux classes existent, dressées, aujourd'hui comme hier, en face l'une de l'autre. Mais d'hier à aujourd'hui, leur composition a varié dans une petite mesure : tel qui était employé est devenu patron ; tel qui était ouvrier est devenu entrepreneur ; tel qui était valet de ferme est devenu fermier. Et réciproquement, il y a eu des déchéances.

Sans doute, ces mouvements, considérés dans l'ensemble d'un pays, sont minimes ; ils sont suffisants pour démontrer que les classes ne sont

pas étanches ; ils le sont aussi pour permettre de différencier sûrement, et à première vue, la classe de la caste.

Ces réflexions préliminaires me sont inspirées par un très intéressant ouvrage que M. Bouglé vient de publier sur *le Régime des castes* (1). Ce mot, invinciblement, nous conduit dans l'Inde. Les castes n'ont atteint que parmi les populations de l'Hindoustan leur développement complet, mais on en trouve des traces dans quelques autres civilisations, anciennes ou modernes.

En quoi consiste la caste ? Quels sont les éléments essentiels qui la déterminent ? Voici d'abord l'idée de métier héréditaire : Dans la corporation des bouchers, tous les bouchers doivent être fils de boucher. Bien plus, le fils d'un boucher n'a pas même l'idée qu'il puisse exercer une autre profession que la profession paternelle. Tous les métiers lui sont fermés, hormis un seul, et il l'accepte comme il accepte son nom, comme il accepte sa constitution physique et morale. Dans le régime de la caste, on naît boucher, forgeron ou prêtre, comme on naît brun ou blond, pacifique ou querelleur, agile ou boiteux. Il y a encore quelque chose de plus : c'est que l'héritier d'un métier soit

(1) Paris, F. Alcan, 1908, in-8°.

fier d'exercer ce métier, même si ce métier est parmi les moins nobles. Pour lui, tout membre d'une autre caste, d'une autre corporation, sera un être impur, lui fera éprouver un sentiment de répugnance physique. On ne se marie qu'à l'intérieur de sa caste. Enfin il y a entre les castes une hiérarchie parfaitement établie. Les unes ont tels privilèges ; les autres ont d'autres privilèges. Les dernières n'en ont plus aucun. La justice traite différemment chaque caste ; elles sont inégales devant l'impôt. M. Bouglé résume par ces trois mots les trois tendances que l'on découvre dans les castes : répulsion, hiérarchie, spécialisation héréditaire. Je crois qu'il est sage aussi d'insister sur un point que l'orientaliste Senart a bien mis en lumière, d'après les observations mêmes des administrateurs anglais. Au point de vue social et politique, la caste, c'est la division, l'envie, la haine, la jalousie, la défiance entre voisins. Le régime indéracinable des castes rend la bonne administration de l'Inde un problème presque insoluble. Il est déjà difficile de gouverner un pays où il y a deux classes antagonistes ; que faire en un pays où les seuls paysans se divisent en quarante castes ennemies les unes des autres, ennemies jusqu'au mépris, jusqu'au vomissement, ennemies

au point de mourir de faim plutôt que d'accepter une poignée de riz préparé par des membres d'une autre caste !

La spécialisation des métiers, leur division à l'extrême, est poussée dans l'Inde à un degré qui confine à la folie. Rien, dans nos civilisations pourtant si compliquées, ne peut en donner une idée. Ainsi il y a quatorze castes de pêcheurs qui se reconnaissent à la forme de leurs instruments, à la sorte de poissons qu'ils pêchent. Supposons que le pêcheur de goujons n'ait pas le droit de pêcher des ablettes, ou que le pêcheur à la ligne dormante ne puisse jamais se servir de la ligne volante. Il y a une caste de potiers qui travaille debout, fabrique de grands vases ; il y en a une autre qui n'en fait que de petits, mais qui travaille assise. Le coolie qui porte les fardeaux sur sa tête refuse de charger sur ses épaules. On sait qu'un Européen, dans l'Inde, doit se munir au moins d'une douzaine de domestiques. Celui qui a le droit de toucher la laine brossera votre vêtement de drap ; celui qui ne saurait toucher que les produits végétaux brossera votre vêtement de toile, et il en faut encore un autre pour les chaussures de cuir. On devine un principe dans ces menus faits, et un principe qui pourrait peut-être faire comprendre l'origine des

castes : un homme ne doit remplir qu'une seule fonction, exécuter qu'un même travail ; il doit faire toujours la même chose, afin de permettre à ses frères de faire, eux aussi, toujours la même chose. Il y a une règle analogue en Chine, où il est convenu que le seul travail que puisse exécuter un animal ou une machine est celui qui est impossible à l'homme. La densité de la population a dû faire édicter de telles lois, écrites ou de pure coutume. Avec ce système, chacun vit très mal, très petitement, mais chacun vit. En bornant l'activité des plus forts, on arrive à faire subsister les faibles. C'est assurément le plus mauvais moyen que l'on puisse employer, mais c'est un moyen, le seul peut-être qui fût à la portée d'une civilisation élémentaire (1).

Aux deux extrémités de l'échelle des castes dans l'Inde, il y a les parias, en bas, et les brahmanes, en haut. Un voyageur, du dix-huitième siècle, qui fait encore autorité en ces matières, l'abbé Dubois décrit ainsi la condition du paria : « Il ne leur est pas permis de cultiver la terre pour leur propre

(1) Nos anciennes corporations ont connu ce principe et les modernes syndicats le font revivre avec une force en partie traditionnelle. Un menuisier ne donnera pas un coup de pinceau, un peintre ne posera pas un clou. Dans l'intérieur des corporations, il y a une hiérarchie très respectée et très fermée.

compte. Obligés de se louer aux autres tribus, leurs maîtres peuvent les battre quand ils le veulent, sans qu'ils puissent demander de réparation. Les aliments dont ils font leur nourriture sont de qualité repoussante ; ils disputent les débris aux chiens. » Il y a des régions où on ne leur permet même pas de se construire des huttes. Ceux de la caste de Naïr ont, s'ils les rencontrent sur leur chemin, le droit de les tuer. Ainsi, ils sont au-dessous des bêtes, car on connaît le respect des Hindous pour la vie des animaux.

Les brahmanes, au contraire, s'avancent dans la vie comme des rois heureux et incontestés. Tout leur appartient. On voit de pauvres gens vendre leurs femmes et leurs enfants pour leur faire les présents qu'ils exigent ; et les pauvres gens trouvent cela tout naturel. Les brahmanes vivent aux dépens des autres castes. Ils ne donnent jamais rien et ils reçoivent de toutes mains. Ils paraissent beaucoup plus nombreux qu'ils ne le sont, parce qu'ils passent tout leur temps à se promener pendant que les autres travaillent. « Les villages ne semblent peuplés que de brahmanes », dit Victor Jacquemont ; c'est qu'ils restent à la maison et que les autres sont aux champs. Les brahmanes ne paient jamais rien, ni leur nourriture, ni leurs plai-

sirs; leur égoïsme est extrême. Ils vivent avec la conviction que tout leur est dû, et cette conviction est parfaitement légitime, puisque les droits que leur assure leur état sont, d'un bout à l'autre du pays, absolument incontestés.

« Entre ces deux degrés extrêmes, dit M. Bouglé, la multitude des castes s'étage, chacune très occupée à tenir son rang et à ne pas laisser usurper ses prérogatives. » Ainsi, lors du dernier recensement, ce fut toute une affaire pour les employés anglais d'inscrire les castes à leur rang exact. Pour déterminer ce rang, il faut naturellement s'en rapporter aux Hindous eux-mêmes. Il s'agit en effet de tenir compte de la pureté du sang, de la fidélité au métier traditionnel, de l'abstention des aliments interdits. Il y a aussi un autre point à considérer : les relations de la caste avec les brahmanes. Selon l'empressement ou l'hésitation que marquent les brahmanes à accepter des présents ou des aliments offerts par une caste, cette caste a un rang plus ou moins haut. On range très bas la caste que les brahmanes repoussent, même chargés des dons les plus tentants. Là encore ce sont les brahmanes qui font la loi. En bien des cas, cependant, la hiérarchie reste incertaine. La place d'une caste varie suivant les régions.

Ajoutons qu'il n'y a aucun rapport entre la richesse d'une caste et le degré d'honneur qu'on lui accorde. Des castes pauvres sont placées dans la hiérarchie bien au-dessus de telle caste riche. On voit ainsi des artisans demeurer socialement bien supérieurs aux riches marchands pour lesquels ils travaillent. Ces artisans ont même le droit de manifester leur mépris pour ces marchands et ils en usent. « L'administration française, soucieuse de l'égalité, m'a raconté un ancien magistrat du Pondichéry, avait promu chef de chantier un paria assez intelligent. Il ne put jamais se faire obéir et d'ailleurs il se montrait des plus humbles vis-à-vis des ouvriers appartenant à des castes supérieures ; il avait l'air de leur demander pardon. On dut transiger avec l'esprit hindou et composer avec les mœurs de ce singulier pays. »

Les Européens inspirent à tous les Hindous un dégoût profond, non pas tant un dégoût moral qu'un dégoût physique. Tel brahmane instruit, tel pandit, qui aura du plaisir à s'entretenir avec un savant d'Europe, s'empressera, l'entretien fini, d'aller se laver des pieds à la tête. Un voyageur, qui avait de bonnes relations avec un brahmane, s'étonnait de recevoir toujours sa visite à une heure fort matinale. Il finit par découvrir que le brahmane

N.

avait choisi l'heure qui précède le moment du bain, afin de n'être pas obligé de faire deux fois ses ablutions, afin de se purifier en une fois des souillures ordinaires et des souillures particulières contractées en la compagnie de l'impur Européen.

Si un brahmane consent à parler à un étranger, il ne voudrait, sous aucun prétexte, manger avec lui. L'idée de se servir d'ustensiles de table déjà maniés par des Européens le fait frémir d'horreur. Il préférerait mourir que de boire dans un verre souillé par les lèvres d'un « mleccha ». Ce n'est aucunement haine de race ; ce n'est pas non plus répugnance particulière pour des hommes d'une autre religion. Les Hindous traitent l'Européen comme ils traiteraient un Hindou d'une autre caste. Nous sommes pour eux, sans doute, des sortes de *sunris*, qui ont réussi par ruse à acquérir l'argent et le pouvoir, mais qui n'en restent pas moins, comme les riches *sunris* hindous, des membres d'une caste impure.

En principe, dans l'Inde, les brahmanes mis à part comme supérieurs et les parias comme inférieurs à tous les hommes, chaque caste est pure pour elle-même et impure pour les autres castes. Chaque caste éprouve pour toutes les autres une répugnance à la fois physique, religieuse et so-

ciale. Cela sera plus ou moins marqué selon les degrés de la hiérarchie où se trouvent respectivement les deux castes en présence, cela sera plus accentué dans les campagnes que dans les villes, où le coudolement est quotidien; mais rien n'effacera jamais entièrement cette horreur singulière que le forgeron éprouve pour le boucher, le charpentier, pour le maçon ou le barbier, aussi bien pour le riche joaillier que pour le misérable tisserand. « On eut beaucoup de peine, dit M. Bouglé, à établir à Calcuta une canalisation d'eau; comment les gens de castes différentes pourraient-ils se servir du même robinet? » Voilà un scrupule qui montre à la fois la profondeur et la puérité des répulsions entre castes. Il est vrai qu'il s'agit de l'eau, qui lave toute souillure, mais à condition qu'elle soit pure. Or, si le robinet a été touché par une main souillée, l'eau sera-t-elle encore pure? Il serait curieux de connaître les raisonnements par lesquels les Anglais réussirent à convaincre ces pauvres gens, si étroitement captifs de leurs pauvres idées.

Comment se souille un homme pur? De bien des manières, par tous les sens, par le contact direct, mais aussi par la vue et même par la seule présence. Comme jadis chez nous les lépreux, on

oblige parfois les parias à porter des clochettes, afin d'être averti à temps, et de pouvoir se mettre en garde contre une rencontre si néfaste. En certaines régions, on les force d'aller nus, afin de n'être pas frôlé par leurs vêtements flottants. Les tchandalas ne sont guère moins redoutés que les parias. Si elle a regardé par mégarde un de ces êtres souillés, une jeune fille doit aller aussitôt se laver les yeux. Les castes impures souillent les castes pures à des distances diverses pour chacune d'elles et qui semblent varier, on a pris la peine d'en faire le calcul, de vingt à soixante pas. Dangereux à trente pas, un tchandala ne le serait plus à cinquante, tandis qu'à soixante pas, et peut-être davantage, un paria demeure redoutable. Les promenades ne doivent pas être une sinécure dans ce singulier pays ; il faut posséder un coup d'œil sûr et diligent. Encore, que de fois doit-on être trompé, quand il s'agit d'une caste qui n'est pas tenue de porter une marque extérieure. On raconte l'histoire d'un brahmane, terrifié d'avoir fait route, sans le savoir, avec un tchandala, ne sachant comment effacer promptement une souillure si grave, et se répandant, tout égaré, en imprécations terribles.

Les missionnaires chrétiens, qui ont réussi à

convertir çà et là quelques villages, n'ont pu vaincre l'esprit de caste. Le code égalitaire de Jésus a capitulé devant les lois de Manou. Anglicans, capucins ou jésuites, ils ont dû se résigner à des temples ou des églises à compartiments. En aucun cas, les parias ne sont tolérés dans le gros des fidèles et ils communient après tout le monde. Je pense, à vrai dire, qu'il en est un peu de même parmi nous. Nos églises ont leurs parias ; je ne vois guère, à nos saintes tables mondaines, la pauvre en haillons venir s'agenouiller près de l'élégante grande dame. Ce serait un scandale, et il n'en faut pas dans la maison du Seigneur. Huysmans prétendait avoir lu sur un écriteau, à une porte de l'église Saint-Leu : *les pauvres n'entrent pas ici*. Je pense aussi à ce vieux hobereau, dont les Goncourt nous ont raconté qu'il ne communiait jamais que dans sa propre chapelle, avec des hosties timbrées à ses armes. Un jour de grande fête, elles manquèrent et le bon aumônier s'en aperçut trop tard. Il se hasarda tout de même à donner à son maître le bon dieu, non sans confession, mais sans armoiries, disant pour pallier son audace : « Allons, monsieur le baron, à la fortune du pot ! »

Mais revenons à l'Inde. Ce que redoutent le plus les membres d'une caste, c'est de partager leurs ali-

ments avec les membres d'une autre caste. Rien, et c'est une idée qui, bien comprise, serait juste, n'est plus facile à souiller que la nourriture. Le regard, et nous rentrons aussitôt dans l'absurde, suffit pour cela. On s'accorde même à dire que, si un paria jetait les yeux sur les ustensiles d'une cuisine, ils devraient être remplacés. Jacquemont, qui voyagea dans l'Inde avec une escorte de cipayes, remarquait que chaque homme se faisait une cuisine particulière et mangeait à part ; c'est qu'ils étaient tous de castes différentes. Quand on entend parler de la famine dans l'Inde, il faut penser aux castes. En tout autre pays, il suffirait de distribuer des vivres. Dans l'Inde, il faut que les vivres soient distribués aux différentes castes par des castes de qui les affamés peuvent sans souillure recevoir des aliments. J'engage ceux qui traitent de temps en temps de la famine dans l'Inde à lire avec soin le livre de M. Bouglé. Cela les guérira sans doute de s'occuper de la question ; elle est encore épineuse, en effet, pour les administrateurs anglais eux-mêmes.

Les règles touchant le mariage semblent plus sévères encore peut-être que celles qui concernent la nourriture. Cependant, elles ont été moins observées ; l'amour ou l'intérêt matériel ont assez souvent

été vainqueurs de la crainte de la souillure. De tout temps, les mariages impurs ont été nombreux, malgré la déchéance qu'ils entraînent presque toujours. Reste le principe qu'on ne doit se marier que dans l'intérieur de sa caste. Il est observé par tous les Hindous soucieux de garder leur rang; aussi peut-on dire, malgré les dérogations, qu'il est le fondement même de la vie sociale dans l'Inde. Les règles du mariage hindou sont d'ailleurs extrêmement compliquées. Il s'en faut que le mariage soit toujours licite même à l'intérieur des castes. Beaucoup de castes supérieures sont subdivisées en *gotras*; or, les membres d'une même *gotra* ne peuvent s'épouser. Mais il n'y a, dans la question, qu'une chose importante à retenir, c'est, comme le dit M. Bouglé, « la rigueur de la règle générale qui isole les castes et les ferme éternellement l'une à l'autre ».

J'espère que, d'après le tableau, très succinct, que je viens de faire des castes et de leurs relations mutuelles, on peut se faire une idée de la société hindoue, surtout quand on a un peu observé la vie contemporaine et que l'on connaît un peu l'histoire des mœurs européennes. Cette société apparaîtra formée d'une quantité de petites sociétés fermées les unes aux autres ou n'ayant guère entre

elles que des rapports ou de soumission ou de répulsion. Y a-t-il quelques rapports entre cet état social et le nôtre? On peut, avec de la bonne volonté, en découvrir, mais ils sont superficiels. Ce n'est d'ailleurs pas une question que je veuille examiner ici. Elle est trop vaste. J'en vois quelques détails, mais l'ensemble m'échappe. Tout ce que je me permettrai de dire, c'est que si les castes sont inconnues en France ou très vaguement délimitées, l'esprit de caste n'y est pas tout à fait inconnu.

LES PARADIS

Il ne faut pas confondre la notion de paradis avec la notion de vie future, à la fois plus simple et plus ancienne.

En un mot, la notion de paradis est la notion de vie future à laquelle s'est agrégée une idée de justice ou, tout au moins, une idée sentimentale. La notion de vie future est très ancienne, peut-être aussi ancienne que la conscience humaine. Ce ne fut pas d'abord une notion positive et distincte ; ce ne fut pas une création de l'imagination ou du désir. L'homme primitif conçoit la vie future par impuissance à concevoir la mort. Il sait évidemment ce qu'est la mort matérielle, mais sa logique trop pauvre n'arrive pas à unir l'idée de mort et l'idée de cessation de vie. Cela a l'air absurde, et cependant cela est, et cependant nous-mêmes, hommes de ce siècle, et nullement primitifs, nous considérons encore ces notions comme insoumises à des rapports logiques. Pour nous, pour un très grand

nombre d'entre nous, comme pour l'Australien ou l'Esquimau, les morts ne sont pas morts. Ils sont morts, mais sans l'être ; ils ne vivent plus, mais ils vivent toujours. Une telle croyance représente seulement l'incapacité de saisir la réalité. Il ne faut, pour y adhérer, nul effort intellectuel. Loin d'être un signe d'évolution, elle est un signe de primitivité. Cependant, les civilisés y ont, à une époque incertaine, mais assez éloignée, joint l'idée de justice, ou de réparation, ou de bonheur, ce qui donne le paradis.

Dans les plus anciennes conceptions de la vie future, les morts continuent, sous terre ou en de lointaines îles, une vie exactement semblable à celle qu'ils menaient de leur vivant. Riches ou pauvres sur terre, ils le sont sous la terre, pareillement : guerriers, ils font la guerre ; chasseurs, ils chassent ; pêcheurs, ils pêchent, car le monde invisible qui les a recueillis est un double exact du monde visible. C'est son ombre, non pas l'ombre que fait le soleil, mais le reflet des choses, tel qu'il se voit dans l'eau calme. Cette conception, qui est encore celle de beaucoup de non-civilisés, était celle des Grecs et on sait comme Scarron l'a spirituellement raillée.

Tout près de l'ombre d'un rocher,
J'aperçus l'ombre d'un cocher
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

Les Grecs prenaient plus au sérieux que Scarron leur vie future tout en ombres, au moins dans les temps primitifs. Ils se résignaient difficilement à la nécessité de cette vie inconsistante, dont on ne voyait la fin que dans la destruction générale des choses. Ils n'aimaient ni à en parler, ni à en écrire ; aussi les notions sur les enfers grecs sont-elles assez imprécises et souvent contradictoires. De bonne heure ils s'en servirent comme d'une machine satirique, imaginant pour les méchants des supplices, tels que ceux de Tantale, de Sysiphe, des Danaïdes, d'Ixion, mais jamais ils n'y incorporèrent l'idée de réparation ou de récompense. Leur vie future ne comportait, en principe, que l'ennui ; la douleur y était réservée à quelques grands criminels ou à des victimes de la colère des dieux ; un sentiment de mesure et de bon sens leur avait évité d'y incorporer l'idée de béatitude, si singulière, d'ailleurs, et si étrangère à toute réalité. Cette idée, cependant, devait naître un jour : ce ne furent pas, comme on le croit souvent, les chrétiens qui l'inventèrent.

Mais je m'aperçois que je n'ai pas encore nommé le livre qui me suggère ces réflexions. C'est un ouvrage de M. Sageret, bien connu par ses savantes recherches sur l'histoire des sciences dans l'antiquité. M. Sageret s'est délassé de travaux très absorbants, en étudiant les *Paradis laïques* (1), c'est-à-dire les différentes conceptions du bonheur futur mais uniquement terrestre, qui attend les hommes selon les théories de Fourier, d'Emile Zola ou d'Anatole France. Avant d'aborder l'examen de ces paradis qui veulent être réels et matériels,

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve,

M. Sageret fait une allusion, mais trop brève, à mon gré, aux paradis célestes et à leurs origines. C'est ainsi qu'il ne nous dit pas à quelle époque l'idée de bonheur entra, chez les Grecs, dans l'idée de vie future. Je le regrette d'autant que je n'ai pas sur la question des notions extrêmement précises. Je crois cependant que l'idée d'une vie éternelle, éternellement heureuse, fut élaborée dans les sociétés secrètes religieuses qui naquirent pendant les dernières belles années de la civilisation grecque. Le bonheur éternel, tel était la suprême

(1) *Mercure de France*, 1908, in-8°.

confiance des affiliés aux mystères d'Isis, et telle fut aussi la raison du succès de ces associations mystiques, qui servirent de modèles, non pas aux premiers chrétiens, mais aux chrétiens de la seconde et de la troisième génération.

Le judaïsme ignorait jusqu'à l'idée de la vie future, ou du moins cette idée y était demeurée très vague. Il n'y avait pour les juifs, après la mort, qu'une sorte de néant sombre qu'ils appelaient le Schéol. Tous, bons ou mauvais, descendaient dans ces ténèbres extérieures, où il ne se passait rien, où ne régnait que la nuit; eux seuls, parmi les peuples anciens, semblent n'avoir eu aucune préoccupation de l'au-delà. C'est que leur paradis était uniquement terrestre. Sortis du paradis des bords de l'Euphrate, ils attendaient patiemment la venue du Messie, qui leur rendrait ce premier paradis, jadis échappé à leurs imprudents parents. La conception des premiers chrétiens fut exactement la conception juive, et les évangiles en témoignent avec une indiscutable naïveté. Jésus, le messie des chrétiens, devait venir sur les nuées enflammées de l'Orient, avec une grande puissance et une grande majesté, et il devait y avoir des anges jouant de la trompette, dit le bon saint Luc, et d'autres qui, d'une voix éclatante, auraient rassemblé les élus

des quatre vents de la terre, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre extrémité. Et toutes ces belles choses, prédites par le Christ lui-même, devaient arriver avant la disparition de la génération contemporaine de saint Luc. Or, rien n'étant arrivé, ni nuées rutilantes, ni anges, ni trompettes, ni messie, les chrétiens, à l'imitation des Bacchants et des Isiaques, jugèrent prudent de placer dans la vie future le bonheur que celle-ci leur refusait. Ainsi naquit notre paradis. Mais il y a longtemps, il est vieux, et on songe à le faire redescendre sur terre.

Ce qui caractérise en effet les paradis modernes, c'est qu'ils sont terrestres. Ils s'opposent à la fois à la conception de la béatitude céleste et à l'idée d'âge d'or. Le christianisme, religion très complète, possède à la fois le paradis terrestre, situé au premier âge du monde, et le paradis céleste, région indéfinie où Dieu habite et où ses élus iront le rejoindre. Les utopistes philosophiques n'ont retenu de ces deux paradis que le premier, et ils l'ont mis dans le futur au lieu du passé. Il ne faut pas les confondre avec les apôtres du progrès continu, lesquels, s'ils se laissent aussi aller à l'utopie, le font du moins avec logique, les améliorations matérielles dans la vie des hommes et des peuples,

l'adoucissement des mœurs, la prépondérance de l'esprit scientifique leur donnant raison dans la plupart des cas. Les utopistes ne procèdent pas de Condorcet, dont la doctrine ne peut être que féconde, malgré bien des points critiquables, par la confiance qu'elle inspire aux hommes dans leur propre destinée; ils ont une lignée plus lointaine : ils descendent tout droit du seigneur Jehovah, lequel, d'un seul coup de baguette, fit surgir sur les bords désolés de l'Euphrate le lieu de délices appelé Eden. Fourier ne demandait pas beaucoup plus de temps que l'habile Jéhovah pour transformer la France, d'abord, ensuite le monde entier en un immense et merveilleux paradis.

Il était d'ailleurs fermement convaincu de la vérité absolue du proverbe : « Aide-toi et le ciel t'aidera. » Fourier, dans l'œuvre de régénération, devait faire son possible, établir l'harmonie entre les humains, organiser les travaux et les plaisirs ou plutôt transformer le travail même en plaisir, mais il ne pouvait aller au-delà, il ne pouvait, par exemple, malgré toute sa bonne volonté, doter la terre de quatre lunes ou faire régner un printemps perpétuel. Ces dernières tâches, il les réservait à Dieu, et Dieu, avouait-il, non sans orgueil, avait accepté la commission. Le moyen employé par le

Dieu de Fourier, Dieu d'une complaisance infinie, pour répartir une douce chaleur sur tous les points du globe, n'est autre que le redressement de l'axe des pôles. Alors les glaces éternelles fondent et « le fluide boréal forme l'acide citrique boréal qui, combiné avec le sel, donne à l'eau de mer un goût de limonade ». Cela favorise grandement la navigation ; plus de crainte de mourir de soif en contemplant l'immensité liquide ! Saturne possède un anneau lumineux et plusieurs lunes ; le créateur concède à la terre d'identiques avantages. Enfin, l'homme sera, par les mêmes soins, pourvu d'une belle queue, longue et flexible, terminée par un œil, ce qui augmentera beaucoup ses facultés d'attention et d'observation ; il aura de plus un appendice mystérieux et invisible, mais d'une utilité rare, « la trompe anormale », au moyen de quoi il percevra les fluides éthérés et entrera en communication avec les habitants des astres.

Tout cela, dit fort bien M. Sageret, justifie la réputation de folie qu'on faisait à Fourier et jette la suspicion sur son œuvre entière. J'y verrais aussi assez volontiers un excès d'optimisme, une foi extrêmement naïve en la bonté de Dieu, le sentiment vif de l'imperfection de la création. Comme organisateur, Fourier montrera encore beaucoup

de naïveté, une confiance enfantine dans la docilité des hommes, mais, comme psychologue, il est loin d'être sot, et son analyse des passions n'est point sans valeur.

Fourier naquit à Besançon en 1772. Son père était drapier et lui-même exerça divers commerces. Un petit fait détermina, dans cette âme simple, la vocation de philanthrope. Au cours d'un voyage, il constata que les pommes de table, qui coûtaient dix sous pièce à Paris, se vendaient en Normandie deux sous la douzaine. Quel impôt prélevait l'intermédiaire ! Il conçut aussitôt l'association comme le seul moyen de détruire cet abus et de faire régner l'ordre dans la société. Il se mit au travail et en 1809 il pouvait faire imprimer à Leipzig son ouvrage capital, *la Théorie des quatre mouvements*. Le principe de Fourier s'oppose nettement à celui des moralistes vulgaires : « Le bonheur, dit-il, consiste à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens de les satisfaire. » Il est certain que la multiplicité des désirs, et c'est le sens que donne Fourier au mot passions, surexcite l'activité humaine dans tous les sens. Des hommes qui ne désireraient rien que la satisfaction de leurs besoins élémentaires n'auraient, ces besoins satisfaits, aucun motif d'agir ; comme des animaux re-

pus, ils se coucheraient et dormiraient. Fourier admet tous les désirs, tous les mobiles d'action, toutes les tendances, et prétend que si les passions sont souvent malfaisantes, c'est qu'elles s'exercent dans une société désharmonisée. Elles seront toutes également bienfaisantes, au contraire, dans la société fouriériste, dont le nom est *harmonie*. Il les divise en trois catégories, selon leurs rapports avec le monde matériel, avec les individus, avec la société. C'est dans l'examen des passions de la troisième catégorie que Fourier déploie toute son originalité.

Il les range sous trois vocables imaginés par lui et nous présente la *composite*, la *cabaliste* et la *papillonne*.

« La composite est l'enthousiasme collectif, elle décuple nos forces dans le travail commun, elle régit l'âme des foules; toute réunion libre, spontanée, est un effet de la composite. »

A cette passion, éminemment sociale, s'oppose la cabaliste, qui engendre les rivalités, les luttes, les intrigues. Fourier, loin de la bannir, en tire profit. Il l'utilise comme le principe même de la concurrence; elle joue dans son état idéal le rôle que peut jouer, dans un état réel, une opposition active et intelligente; elle empêche le pouvoir de s'endormir.

Vient enfin la papillonne, qui ne s'attache définitivement à aucun groupe, qui veut goûter à tout, jouir de tout, de toutes les idées comme de tous les plaisirs ; elle est à la fois ironique et conciliatrice.

De ces trois passions et des autres, auxquelles Fourier laisse leur nom, se forme une sorte de prisme de douze couleurs, dont les reflets, en société nouvelle, se fondent en une magnifique harmonie. Mais comment les hommes vont-ils pouvoir exercer ces diverses passions sans danger pour l'ordre social ? C'est impossible dans la civilisation actuelle. Ce sera très facile dans la civilisation phalanstérienne, et Fourier fonde le phalanstère.

Le phalanstère n'est autre chose qu'un palais immense, un château merveilleux entouré des plus beaux jardins, des plus riches cultures. Chaque famille y possède un appartement complet, mais profite de toutes les économies et de tous les bienfaits de services communs merveilleusement organisés et dont chaque phalanstérien est l'un des ouvriers volontaires. Les femmes, qui aiment la cuisine ou la couture, donnent quelques instants par jour à ces besognes et tout se trouve fait à point. Tout travail est choisi : celui-là jardine, dont c'est le goût ; cet autre laboure, cet autre est

charpentier, ou peintre, ou musicien. Chacun, ne se livrant qu'à des besognes de prédilection, les accomplit avec joie et l'*harmonie* règne. Fourier à même prévu les travaux salissants et répugnants ; il en charge des enfants groupés en « petites hordes », et qui les exécutent en jouant, par manière de partie de plaisir. C'est une solution amusante, le mécanisme moderne serait venu heureusement au secours de Fourier.

La société fouriériste, si elle avait pu se constituer, aurait été formée en somme de communautés coopératives. Le fouriérisme se comprend comme un socialisme communal poussé à ses dernières limites et basé, non sur la loi rigide, mais sur des libres choix groupés selon les affinités naturelles. Pourquoi, disait Fourier, cinq cents ménagères qui s'en vont le matin, avec cinq cents petits cabas, chercher cinq cents petits pot-au-feu, qui vont cuire dans cinq cents petites marmites ? Le fouriérisme est la doctrine de la grande marmite, du pot-au-feu monstre. C'est en cela qu'elle a encore, malgré ses insuccès pratiques, un intérêt social. On a élevé des phalanstères, qui n'ont point réussi, mais le principe du phalanstère, l'association, est devenu un principe singulièrement vivant. Je recommande l'étude de M. Sageret sur les

transformations et les survivances du fouriérisme ; on y trouvera bien des sujets d'étude et de réflexion. Imaginez des paradis, utopistes ! Il en restera toujours quelque chose.

RUSKIN

ESTHÉTICIEN ET SOCIALISTE

La connaissance de Ruskin n'a pénétré que très lentement dans le goût français. On multiplie les traductions, les recueils d'essais ou de pages choisies sans réussir à nous faire bien sentir la richesse de sentiment, l'originalité d'intelligence de cet homme multiple, spontané et illogique. Mais voici que l'on nous offre sa *Vie*, racontée par Frédéric Harrison, et soudain tout s'éclaire; la grotte mystérieuse s'illumine et resplendit.

Ruskin peut être considéré comme le type du génie pur et simple. Sa précocité fut extraordinaire. A quatre ans, il écrit des lettres correctes et parfaitement raisonnées. Déjà il regarde la nature, jouit de ses beautés, exprime des préférences. On fait son portrait et il réclame comme fond de tableau des montagnes bleues, les montagnes qu'il a vues en Ecosse, à Perth. A sept ans, il rédige de

petites compositions illustrées de croquis ; dans l'une d'elles il fait un rapprochement entre les phénomènes électriques observés sur les montagnes et l'apparition de la sorcière des Alpes au milieu de l'arc-en-ciel, dans le *Manfred* de Byron. Ce morceau, qui a été publié, n'est dénué ni d'intérêt scientifique ni d'expression littéraire ; il y a une description de nuages fort remarquable et que réussiraient peu d'écrivains expérimentés. Dans le même temps, il écrit ses premiers vers, et ils sont charmants et même tout empreints d'originalité. La vision est personnelle et l'expression pittoresque :

« Ces petites sources qui suintent des rochers. — Qui s'échappent des fissures, comme le renard de son terrier ; — Ce ruisseau argenté qui s'en va en babillant — Avec une douce musique de danse. »

Il prit, dès l'âge de sept ans, l'habitude de tenir son journal, qu'il remplissait surtout de descriptions des lieux qu'il visitait, sa famille se livrant à de fréquents déplacements.

John Ruskin débuta comme auteur à l'âge de quinze ans, dans le *Magazine of Natural History* de l'éditeur Loudon. A ce moment, il s'occupe de questions scientifiques, étudie les couches géologiques du Mont-Blanc, les causes de la couleur des eaux du Rhin. Deux ans plus tard, dans des pages

qui ont été conservées manuscrites, il prend la défense du peintre Turner, que l'on avait vivement attaqué dans la presse, et ce morceau remarquable ne diffère que fort peu, pour la manière, des écrits qui devaient faire la gloire de Ruskin. Enfin, à dix-sept ans, il donnait déjà une si haute opinion de ses talents que l'éditeur Loudon écrivait à son père :

« Votre fils est certainement le génie naturel le plus extraordinaire que j'aie eu la bonne fortune de rencontrer et je ne puis que m'enorgueillir à la pensée que, plus tard, lorsque vous et moi aurons disparu, on constatera dans l'histoire littéraire de votre fils que son premier article fut publié dans le *Magazine of Natural History* de l'éditeur Loudon. »

Cette lettre est émouvante. Il n'est pas donné à tous de deviner le génie, et Loudon doit être nommé quand on parle des débuts de Ruskin.

L'année même où on lui prédisait si véridiquement sa gloire, le jeune Ruskin devint amoureux et ne sut pas se faire aimer. Son intelligence, sa grâce, son éloquence ne lui servirent de rien, et il fut très malheureux. Jamais, du reste, Ruskin ne sut se faire aimer. Toutes ses amours échouèrent, même celui qui aboutit à son mariage, bientôt rom-

pu par un divorce ou plutôt un procès en nullité, auquel il ne mit aucun obstacle. En creusant un peu sous les réticences de son biographe, Frédéric Harrison, on arrive à découvrir que le mariage ne fut pas consommé et l'on se demande si Ruskin n'était pas atteint de quelque imperfection secrète. Cela expliquerait assez bien son inquiétude, son irritabilité. Jamais cet homme, qui voulut faire régner la paix dans le monde social, ne jouit lui-même de la paix véritable, du bonheur qui suit l'accomplissement des désirs profonds de la nature.

C'est peut-être aussi cette absence de paix qui fit de lui un réformateur si ardent. Il chercha pour tous les hommes le bonheur qu'il ne pouvait trouver pour lui, et, déçu dans ses amours, il répandit sur les esclaves de l'industrie moderne les trésors inemployés de sa sensibilité. Mais, avant de s'attaquer à la question sociale, il voulut d'abord réformer la peinture, l'architecture, l'art tout entier; avant de se battre avec Bentham et avec Ricardo, il se mesura avec les préjugés artistiques et réussit, dans une certaine mesure, à les vaincre.

On ne peut pas dire que l'art lui fut révélé par Turner. L'art fut révélé à Ruskin par la nature elle-même, et il ne fit jamais une distinction bien nette entre l'art et la nature. La nature est belle,

l'art sera beau qui rendra la nature telle qu'elle est, avec ses caprices, ses violences, ses nonchances, avec ses lois. Il aime Turner, parce que Turner transpose sur ses toiles des visions directes de la nature, à peu près comme notre magnifique Claude Monet, quoique peut-être avec encore plus de fougue et plus d'éclat. Ruskin se moque des paysages composés, mesurés, équilibrés, tels que nous ne pouvons tout de même que les admirer dans Poussin ou Claude Lorrain. Il a horreur de l'art limité, il veut tout, tel que cela vient : « Les arbres, les rivières, la mer, les nuages, les montagnes dans leurs détails, sous toutes leurs couleurs et sous tous leurs aspects. » C'est plus que le romantisme, c'est l'impressionnisme.

Nous pouvons trouver étrange que cet amant de la nature réprouvât le nu, et nous sommes prêts à rejeter cette contradiction sur son éducation religieuse, sur ce puritanisme écossais dont il ne put jamais se dépouiller, et il y aurait beaucoup de vérité dans cette appréciation. Mais je crois que l'on peut soutenir aussi que Ruskin, en rejetant le nu, restait fidèle à ses principes : toute la nature et rien que la nature. Le nu est en effet totalement absent de la nature européenne, de la nature qu'ont sous les yeux les peintres européens.

L'artiste qui nous représente des baigneuses nues, des jeunes femmes étendues sans voiles sur l'herbe fraîche, sur l'herbe des prairies normandes ou poitevines, compose une œuvre arbitraire, un tableau qu'il faut, pour le voir dans la réalité, arranger d'avance (1). Assurément si le nu disparaissait de l'art, l'art y perdrait la plus grande partie de ses charmes, mais il faut convenir que l'art du nu est de l'art d'atelier et que la nature, notre nature telle que nous la vivons, n'en présente pas le spectacle direct. La logique est pour Ruskin : le nu dans les paysages est une aberration, surtout ce nu de papier blanc par quoi les peintres pensent nous subjuguier.

Ruskin avait exposé ses premières théories, ou plutôt ses premiers enthousiasmes, dans le livre intitulé : *les Peintres modernes*. Les poètes, toutefois, y firent meilleur accueil que les artistes : ils reconnurent un des leurs, tandis que les peintres méconnaissaient une critique dont les arguments étaient d'ordre poétique plutôt que d'ordre techni-

(1) Je pense qu'il en a été de même dans toutes les civilisations, même méridionales. Le vêtement combat également deux ennemis, le froid et le chaud. Idée singulière que la civilisation grecque ait été une civilisation de nudité ! Les statuettes de Tanagra, aussi bien que celles d'Asie et des Iles, nous montrent, au contraire, les femmes de ce temps fort enveloppées. L'art grec, lui aussi, fut un nu d'atelier.

que. La semence n'était point perdue, cependant, puisque c'est du verbe de Ruskin que devait naître plus tard l'impressionnisme, dont la peinture fut à jamais révolutionnée. Conscient de la valeur et de la portée de son œuvre, il ne s'attarda pas à la défendre contre de vaines attaques. Peu d'années après paraissaient *les Sept Lampes de l'architecture*, où, parmi beaucoup de paradoxes et de divagations, il posait quelques nouveaux principes dont le plus fécond est qu'un monument doit paraître ce qu'il est et montrer clairement sa destination. Presque personne ne conteste plus cela maintenant, mais presque personne ne sait encore le mettre en pratique.

Il est également bien difficile de « construire des monuments qui reflètent la vie, le caractère, les passions et les croyances d'un peuple ». Et puis, les monuments durent et les peuples évoluent. Les cathédrales romanes et gothiques sont toujours belles, quoiqu'elles ne reflètent plus ni notre vie, ni notre caractère, ni nos passions, ni nos croyances. Le principe ruskinien justifierait Louis XIV d'avoir songé à abattre Notre-Dame pour la remplacer par quelque Saint-Sulpice. Que représentait Notre-Dame en un temps où le mot gothique signifiait grossier et barbare ? Mais *les Sept Lampes*

contenaient autre chose que beaucoup d'utopies et quelques vérités, elles contenaient en germe les réformes sociales que Ruskin allait bientôt tenter d'imposer au monde.

En 1854, Frédéric Maurice fonda, à Londres, le Collège des ouvriers, institution toujours prospère et dont nos Universités populaires peuvent donner une idée. Le but du Collège était, en effet, dit M. Harrison, non seulement d'offrir aux travailleurs le genre d'instruction réservé jusqu'alors aux classes riches, mais d'amener entre ces classes et les classes ouvrières un rapprochement basé sur cette camaraderie scolaire ou universitaire, si solide et si durable chez les Anglais. Les fondateurs du Collège des ouvriers, s'ils étaient socialistes, étaient chrétiens encore plus, et ils firent entendre à leurs cours du soir presque autant de sermons que de leçons. C'est peut-être ce qui séduisit Ruskin, encore très attaché aux croyances religieuses, et il consentit à donner son concours à l'œuvre et à y enseigner le dessin. Bientôt, il se prit d'affection pour cet auditoire tout neuf, devant lequel il osait se laisser aller à la spontanéité de ses improvisations, et les cours de dessin devinrent, sans perdre entièrement leur but technique, des causeries sur toutes sortes de sujets. Ruskin,

en effet, ne fut jamais très maître de l'enchaînement de ses idées : un mot, une image l'aiguillaient vers un souvenir, et il racontait soit un voyage en Italie, soit une ascension dans les Alpes. Les cours de Ruskin, qui furent l'un des éléments de succès du Collège des ouvriers, avaient donc fait pénétrer le grand écrivain d'art dans un monde nouveau et inattendu. Or, on ne fréquente pas, quand on est intelligent, un monde différent du sien sans être amené, par les différences même que l'on constate, à beaucoup réfléchir. Ruskin réfléchit beaucoup, et le résultat de ses réflexions fut un petit traité d'économie politique où, sans beaucoup de science, sans une connaissance très précise des systèmes, il n'en porta pas moins des coups mortels à la doctrine utilitaire de Ricardo.

Les économistes orthodoxes de ce temps-là ne considéraient pas les ouvriers autrement que comme des machines un peu moins disciplinées que les machines de fer ou d'acier. On trouvait très juste qu'un travailleur d'usine restât seize heures de suite penché sur son métier ou rivé à son marteau. On ne considérait qu'une chose : le résultat ; et si l'ouvrier demandait à se reposer, on lui montrait, avec un hypocrite patriotisme, les efforts de l'étranger pour submerger l'industrie

nationale. Je crois que l'on se sert encore un peu de cet argument fallacieux, mais il y a soixante ans on en abusait avec une audace vraiment impudente. L'ouvrier ne devait être qu'un outil à fabriquer de la richesse, de la patriotique richesse. De lui-même, de son individualité, de son droit à la vie, à l'aisance, à la jouissance du progrès dont il était la main, il n'était jamais question. Si Ruskin ne fut pas le premier à ressentir l'absurdité de cet état de choses, il fut le premier à en ressentir l'injustice. Chez lui, ce fut le sentiment qui parla, bien plus que la logique. Les autres disputaient, Ruskin s'indigna. Il demanda pour les ouvriers le droit à la vie, le droit à la beauté, le droit au loisir, et voici en quels termes admirables il formulait son idée :

« La seule richesse, c'est la vie, la vie avec toutes ses facultés d'amour, de joie et d'admiration. Cette contrée est la plus riche qui nourrit le plus grand nombre d'êtres humains, nobles et heureux. »

Il est difficile de dire si Ruskin comprit bien toute la portée philosophique et sociale d'une telle déclaration. Ce qui ferait croire qu'il n'en vit pas les conséquences logiques, lesquelles sont extrêmement révolutionnaires, c'est que, sans en pour-

suivre l'application pratique dans la société même, il tenta d'en réaliser l'idée à côté de la société, par une construction utopique, la Compagnie de Saint-Georges, imitation, probablement inconsciente, du phalanstère de Fourier, mais selon des idées plutôt monacales que sociales. Les pensées les plus généreuses de Ruskin sont presque toujours gâtées par des songeries mystiques qui en détruisent peu à peu toute la valeur réelle. Aussi était-il particulièrement inapte à l'action. Lui-même ne pouvait tirer de ses idées aucun résultat pratique. Si elles ont fructifié, c'est grâce à ses amis et à ses disciples, grâce à ceux qui ont osé choisir quelques fleurs seulement dans le vaste et très riche jardin qu'il cultivait et surtout agrandissait sans cesse.

Le socialisme de Ruskin est trop mêlé. C'est tantôt celui des rêveurs du moyen âge, tantôt celui des rêveurs du dix-neuvième siècle, qui n'en diffèrent pas beaucoup. Je n'exposerai pas son utopie, elle est vraiment trop chimérique et très incoordonnée. Il voit plutôt le mal qu'il ne voit le remède, mais quand il voit le mal, il le note en termes inoubliables :

« Un Etat moderne ressemble à un bateau dont le pont a l'aspect d'une galère de Cléopâtre, mais dont l'entrepont est un hôpital d'esclaves. »

Lui-même se rendait compte de son impuissance pratique, et il disait mélancoliquement des réformateurs que la moitié de leurs efforts se trompe de but et que « quelques-uns même font plus de mal que de bien ». Mais il eut heureusement des heures de confiance, et non sans raison, car la partie sage des rêveries de Ruskin appartient maintenant, sinon encore au domaine de l'action, du moins au domaine de la raison.

« Quoique Ruskin ne soit pas socialiste, dit M. Harrison, il y a dans toutes ses théories sociales cet élément de l'ascendance de l'Etat ou de la Société sur l'individu, de la prééminence des buts moraux sur les buts matériels et pratiques, de la nécessité d'une organisation du travail et d'un contrôle moral et spirituel sur l'étroit intérêt individuel, toutes choses qui sont le fondement et même l'essence du socialisme. »

Je laisse cette opinion à M. Harrison, tout en constatant qu'il est parfaitement exact que Ruskin a formulé quelques-unes des idées sociales les plus en faveur aujourd'hui près des hommes éclairés :

« Que la prospérité économique doit être subordonnée au bien-être du plus grand nombre ; que la richesse doit être équitablement répartie ; que la santé et le bonheur des producteurs a vraiment

peu plus d'importance que l'accumulation des capitaux. »

Son appel, dit M. Harrison, en faveur de l'organisation industrielle, ses plaidoyers pour la suppression des établissements insalubres et pour la restriction de tous les abus antisociaux apparaissent comme des vérités banales. Il en est de même de ce qu'il disait sur les retraites des vieillards, sur les logements ouvriers, les Ecoles normales et techniques, sur l'assistance aux ouvriers sans travail, sur les lois de prévoyance et de retraite, sur les restrictions au droit de propriété. Mais pourquoi faut-il qu'il ait aussi réprouvé « ces hommes qui ne craignent pas d'empoisonner de vapeurs de tabac la brise printanière d'un matin de mai » ? Cela confirme ce que j'ai déjà insinué, que Ruskin a un peu protesté au hasard, et sans bien consulter la raison, contre tout ce qui blessait sa sensibilité. Ruskin est un primitif. Son anathème contre le tabac fait penser aux crimes énumérés par le Zend-Avesta, et dont le plus grand est de laisser traîner à terre des rognures d'ongles ou de cheveux. Pas plus que Zoroastre (ou Zarathoustra), Ruskin n'avait le sens des relativités. Tous les prophètes, et Ruskin fut un prophète, vivent dans l'absolu.

Telle est, trop brièvement résumée, la carrière

du grand Anglais John Ruskin. Toutes les branches de l'art se ressentent toujours de son heureuse intervention esthétique et la vie sociale du monde du travail lui doit l'idée de quelques améliorations très importantes. Le monde entier doit connaître le nom de Ruskin, mais l'Angleterre doit le vénérer, car il a rénové en elle le sens de la justice sociale et le sens de la justesse artistique.

IV

PSYCHOLOGIE

EUSAPIA PALLADINO

On sait qu'Eusapia Paladino ou Palladino, selon, paraît-il, une meilleure orthographe, est un médium célèbre, auquel on attribue, depuis une trentaine d'années, un pouvoir mystérieux, une sorte de ténébreuse maîtrise sur les forces naturelles et les propriétés élémentaires de la matière. Ce qui a le plus frappé les observateurs, c'est la puissance qui lui permettrait de briser pour quelques instants les lois de la pesanteur, de maintenir et même de faire cheminer en l'air un objet d'un certain poids, tel qu'un tabouret ou une petite table. Le savant Curie était émerveillé de tels phénomènes et n'y pouvait déceler nulle fraude. Mais n'évoquons point les morts. Voici le témoignage

d'un groupe important d'observateurs désintéressés, membres de l'Institut général psychologique. Pendant quatre ans, de 1905 à 1908, des savants, tous très au-dessus du soupçon de connivence ou de complaisance, ont soumis les actes extraordinaires d'Eusapia à un contrôle très sévère ; ils ont même employé des instruments inscripteurs, que nulle suggestion, certes, ne saurait influencer, et ils ont constaté des faits dont l'explication n'est pas possible avec les principes dont la science dispose actuellement. L'un des expérimentateurs, M. Courtier, a été chargé du rapport, qui vient de paraître. M. Courtier est très sceptique, ou, du moins, ce qui vaut mieux, très prudent, très circonspect ; je ne le suis pas moins, j'espère, surtout en ces matières. On peut donc croire que je n'exagérerai rien et que j'analyserai fidèlement les parties principales du rapport. C'est un demi-volume, avec les planches photographiques et les discussions finales, de près de deux cents pages. Tous les éléments y sont rassemblés qui permettent de se faire, sur ce sujet délicat, une opinion raisonnée et raisonnable. J'ajouterai qu'il ne doit venir à l'idée de personne que ces phénomènes obscurs puissent avoir la moindre connexion avec ce que les esprits simples appellent l'au-delà. Il ne s'agit point de sur-

naturel. Il ne saurait être question d'esprits, de monde astral, d'incarnations. Ces idées n'existent pas pour moi. Les phénomènes palladiniques, s'ils sont avérés, ne peuvent être d'un autre ordre que les phénomènes électriques ou radio-actifs. Aucune sensibilité n'en doit être troublée. Nous sommes dans un laboratoire, et non au sabbat.

Je laisse provisoirement de côté les coups frappés, les gonflements de rideaux et de la robe d'Eusapia, les apparitions de figures et de mains, toutes ces choses prêtant à la suggestion et étant, par leur nature même, rebelles à l'enregistrement mécanique. Retenons d'abord les mouvements sans contact et les phénomènes de lévitation. Ce sont les plus avérés et les mieux contrôlés. Voici l'analyse d'une séance de l'année 1905 :

« 9 h. 58. La table est soulevée, les quatre pieds à environ 30 centimètres du sol, et elle reste en l'air sept secondes. Eusapia n'avait qu'une main sur la table; la bougie placée sous la table permettait le contrôle des genoux, qui n'ont pas bougé. — 10 h. La table est soulevée des quatre pieds à une hauteur d'environ 25 centimètres et reste en l'air quatre secondes, M. Curie touchant seul la table, la main d'Eusapia étant sur la sienne. Eusapia a geint et a paru faire un grand effort. Le contrôle était

excellent, grâce à la bougie placée sous la table. »

Même phénomène dans des conditions encore plus sévères en 1906 : « Eusapia demande que personne ne touche à la table, M. Curie lui tient la main gauche et M. Courtier la main droite. M. Youriévitich tient sous la table les deux pieds d'Eusapia. La table est soulevée des quatre pieds dans ces conditions de contrôle. »

Si l'on ajoute que de telles expériences furent répétées maintes fois au cours de quatre années consécutives, avec des contrôleurs différents, dans des endroits variés, inconnus du médium, il semblera difficile de ne pas les admettre. Pour rassurer notre raison, nous pouvons fort bien n'y voir, provisoirement, qu'un phénomène analogue à ceux que donne l'électro-aimant : au lieu de fils de cuivre gainés de soie, nous avons un système nerveux d'une puissance spéciale, voilà tout.

C'est ainsi qu'il faut prendre également l'histoire des promenades que fit en l'air le petit guéridon blanc. Eusapia le faisait reculer et revenir au simple commandement de sa voix, puis monter en l'air et décrire des courbes. Voici une séance où il se trouve encore que le principal témoin est M. Curie.

« Le guéridon, placé à gauche d'Eusapia, à

50 centimètres environ de sa chaise, est complètement soulevé, alors que les pieds d'Eusapia sont attachés aux pieds de sa chaise par des lacets et que ses poignets sont attachés aux poignets des contrôleurs. Arrivé dans son ascension à la hauteur des épaules de M. Curie, il est retourné les pieds en l'air, puis posé, plateau contre plateau, sur la table. Le mouvement n'a pas été rapide, mais comme attentivement guidé. « Ce qui est étonnant, dit M. Curie, c'est la précision avec laquelle le guéridon arrive sans toucher personne; il a fait une jolie courbe en venant se poser sur la table, mais il ne m'a pas touché du tout. »

Une autre fois, Eusapia dit à M. d'Arsonval de soulever le petit guéridon. Il le trouve très lourd. Elle le touche un instant de son coude et prie M. d'Arsonval de le soulever à nouveau. Il n'y peut parvenir. « On le croirait cloué au parquet, » dit-il. Eusapia pose encore une fois son coude sur le guéridon et M. d'Arsonval le soulève sans difficulté. Quelques instants après, elle dit au guéridon : « Sois léger », et M. d'Arsonval le trouve en effet extrêmement léger.

Evidemment, ces derniers faits, s'ils n'étaient contés par des gens sérieux, seraient vite traités de fables. Faut-il y voir des réalités ou des phéno-

mènes de suggestion ? Je ne tranche pas la question. Elle ne m'effraie point particulièrement, d'ailleurs. Il n'en est pas tout à fait de même des contacts de mains invisibles éprouvés plusieurs fois par les expérimentateurs réunis autour d'Eusapia.

Pendant que les contrôleurs maintiennent sévèrement les mains d'Eusapia, M. d'Arsonval perçoit un contact à la tempe, M^{me} Curie sent un doigt qui la touche dans le dos ; à d'autres assistants, la main tire les cheveux, les oreilles, défait leur nœud de cravate, retire la chaise où ils étaient assis. M. Youviévitch, privé brusquement de son siège, est même tombé et s'est fait mal. Mais voici qu'elle touche M. Langevin à la hanche. Il est peut-être temps de cesser le jeu. M. Branly cherche à arrêter cette main capricieuse et qui devient indiscreète. Elle fuit, elle fond dans l'air. Il faut dire que ces attouchements n'ont lieu que devant une cabine fermée par un rideau, et que les invisibles mains font amener et gonfler le rideau quand elles s'agitent. Il y a là un dispositif assez obscur. Je ne me représente pas très bien la scène, et je n'insiste pas, non plus que sur les apparitions de figures lumineuses, Eusapia étant attachée, mais seule, dans sa cabine. J'ai peur qu'en ce moment nous ne soyons entrés dans la jonglerie. Eusapia, d'ail-

leurs, est familière avec toutes les fraudes, et on l'a plusieurs fois prise sur le fait. Elle fraude par vanité, par paresse, pour donner une plus haute idée d'elle-même, pour épargner ses forces fluidiques.

Il faut donc, après avoir exposé les faits qui semblent affirmer qu'Eusapia Palladino est douée d'un pouvoir magnétique particulier, leur opposer les supercheries bien constatées auxquelles le médium s'est livré plus d'une fois ; il faut également faire état des distractions qui peuvent troubler les contrôleurs et encourager involontairement ces fraudes. Tout d'abord, les savants qui se sont chargés du contrôle n'ont pas tous une égale possession d'eux-mêmes et ne sont pas tous pareillement capables d'une attention soutenue. Quelques-uns entrent en séance bien décidés à ne point s'écarter du système de Descartes, qui est le doute méthodique, mais, au premier phénomène qui les surprend, leur esprit perd pied et s'enfonce dans la crédulité. L'œil est notre meilleur instrument de connaissance, mais c'est aussi le plus fragile, celui qui subit le plus facilement les illusions. La demi-obscurité dans laquelle se passent les séances favorise la duperie, et l'on voit, non ce qui se produit réellement, mais ce qui est annoncé comme

devant se produire. Dans l'Inde, en pleine lumière, des escamoteurs, avec un appareil rudimentaire, semblent provoquer de merveilleux phénomènes et ne font en réalité rien que de soumettre les spectateurs aux magies de l'illusion. Un de leurs tours consiste à lancer en l'air une balle qui ne retombe pas. Les spectateurs voient la balle monter, et pourtant le geste a été fait à vide : la balle est restée sous la couverture où le jongleur serre ses menus instruments. Il paraît que les gens simples ou seulement inattentifs y sont toujours pris. Mais de prudents observateurs s'y trompent également ; certains d'avance qu'ils vont voir monter la balle, ils la voient, car toute leur attention se porte sur le second fait : la voir redescendre. Eusapia use assurément de ce procédé. Elle provoque volontiers les conversations, les discussions, et c'est le moment où elle fait ses meilleurs tours, où elle s'écrie, par exemple, qu'un tabouret vient de lui échapper des mains et reste suspendu en l'air. On regarde : c'est vrai. Cependant, un assistant ayant pris à ce moment même une photographie instantanée, grâce à un soudain éclairage électrique, on s'aperçut plus tard, en examinant l'épreuve, que le tabouret suspendu en l'air était en réalité accroché au chignon d'Eusapia, qui avait encore le

bras dressé, comme si elle venait de disposer elle-même l'objet avec beaucoup de soin. A cela, les partisans de l'authenticité des phénomènes répondent qu'Eusapia, quoique plus toute jeune, est espiègle, qu'elle ne fraude que pour s'amuser et que ces supercheres n'entachent en rien la vérité d'une quantité d'autres faits bien contrôlés. N'importe, cela laisse un doute.

M. Courtier l'a fort bien noté dans son rapport, les contrôleurs se trouvent près du médium dans un état de « division de l'attention » fort contraire à la vraie sérénité d'esprit. Il faut, d'une part, qu'ils maintiennent les mains et les genoux du médium; il faut, de l'autre, qu'ils observent les phénomènes. Si leur attention se porte toute sur les phénomènes, leurs mains se desserrent; et s'ils s'astreignent à bien toujours tenir les membres du médium, ils ne pourront pas toujours noter avec la précision nécessaire les conditions dans lesquelles s'accomplissent des phénomènes presque toujours instantanés et fugitifs. Eusapia possède particulièrement, paraît-il, l'art de dégager ses mains de celles des contrôleurs. Il est arrivé qu'un assistant s'aperçoive qu'un des contrôleurs, au lieu de tenir la main d'Eusapia, tient celle de son associé, dans le contrôle, cependant que l'associé,

de son autre main, tient solidement la main du premier contrôleur. Cet assistant perspicace était M. Sollier, un psychologue très sceptique et très sévère, deux qualités qui ont souvent manqué aux contrôleurs d'Eusapia. Mais avouons que c'est une scène d'un bon comique : les deux gendarmes se tenant mutuellement aux poignets, cependant que, les mains libres et agiles, le prisonnier narquois fouille dans leurs poches, leur fait leur montre, leur bou se, leur tire la moustache, leur chatouille le menton et, les paumes vivement frottées d'une parcelle de phosphore dissimulée sous l'ongle, agite à leurs yeux ébahis de superbes mains lumineuses ! Inutile d'ajouter que ces belles expériences se passent dans une nuit presque complète. Nouveau motif de doute, ainsi que l'ont prouvé les yeux de chat de M. Sollier.

Voici une anecdote qui en dit long sur la légèreté de certains observateurs. A la séance où l'Institut psychologique discuta le rapport de M. Courtier, l'un des membres, M. Favre affirma le fait suivant. Un soir qu'il se trouvait seul avec le médium dans le bureau du secrétaire, Eusapia se mit à faire des sortes de passes magnétiques des deux côtés du verre du bec de gaz, sans le toucher aucunement et le verre, mal serré dans

les griffes, allait et venait, suivant les mouvements des mains. Comme M. Favre attribuait à ce phénomène, qui était accompagné d'un bruit particulier venant du verre, une probabilité de 80 à 90 %, M. Courtier lui demanda, peut-être sans malice : « Le bec de gaz était-il allumé ? » Et M. Favre de répondre : « Je ne puis le dire, je ne me souviens pas... » Et voilà, n'est-ce pas une observation dans laquelle on peut avoir pleine confiance ?

Il y a un cheveu, c'est le cas de le dire, dans les petites manœuvres de ce genre auxquelles se livre volontiers Eusapia, et il est apparu un jour, tout lumineux, aux yeux de M. Otto Lund, car c'était un cheveu d'argent. Dans une médiocre lumière, avec un cheveu, on obtient les plus curieux déplacements, à petite distance, d'objets légers. On peut même, par ce moyen, et un médium réussissait ce tour admirablement, faire tenir une canne debout, sans appui visible, entre ses jambes. Il suffit de coller à chacun de ses genoux les deux extrémités d'un long cheveu, qui arrêtera la canne prête à choir. Ne pas manquer d'agiter lentement les mains au-dessus de l'objet, de multiplier les passes. C'est ainsi que l'on devient sorcier.

On allongerait à l'infini le chapitre des fraudes ; on montrerait, par exemple, qu'il n'est pas très

difficile de soulever une table avec les genoux écartés et pressés contre les montants, opération que l'on a vu faire à Eusapia; on raconterait que des voiles pareils à ceux qui entourent les prétendues apparitions provoquées par le médium ont été retrouvés aux pieds d'Eusapia, qui les avait laissé tomber par distraction. Mais s'il ne semble pas, et je suis encore là de l'avis de M. Courtier, que les fraudes puissent expliquer tout, il n'en est pas moins vrai qu'une fraude découverte permet d'en supposer dix autres demeurées occultes. « Est-ce notre faute, dit M. Courtier, si des fraudes dûment constatées risquent de jeter la suspicion sur tous les phénomènes ? » Demeurons donc dans l'état critique. Attendons. Puisque ces études sont à la mode, la certitude ne saurait tarder à être atteinte, soit positive, soit négative. Plusieurs médiums vont être mis à l'étude, l'un, Miller, dont on s'occupe beaucoup en ce moment à Paris, l'autre, un Polonais du nom de Janck. Attendons et sans fièvre. Cela n'en vaut peut-être pas la peine.

L'ART DE VOIR

Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'advint :
Vous y croirez être vous-même.

Hélas ! aurait répondu l'amoureux pigeon, s'il avait suivi les cours de M. Claparède, professeur de psychologie à l'Université de Genève, hélas ! quelle foi pourrai-je donner à votre témoignage ? Vous me raconterez ce qui vous passera par la tête et je n'aurai pas même la consolation, pour prix de votre absence, de connaître vos véritables aventures ! Mais La Fontaine n'a point pensé à cela. De son temps, on croyait à la valeur d'un témoignage rendu de bonne foi. Un témoin oculaire inspirait toute confiance. On s'inclinait, muet, devant l'honnête homme qui disait : « J'étais là ; telle chose m'advint. » Et cela continue. Cependant, en de certains milieux, on commence à montrer un peu moins de confiance. On a observé, on a réfléchi, et l'on est arrivé à cette

conclusion que la plupart des hommes racontent beaucoup moins ce qu'ils ont vu que ce qu'ils ont cru voir. Ils répètent beaucoup moins ce qu'ils ont entendu que ce qu'ils ont cru entendre. Douze personnes ayant assisté à un accident en feront douze récits différents ou, du moins, qui ne concorderont pas exactement. Bien mieux, sur les douze, il y en aura un, peut-être, qui n'aura rien vu du tout et un autre qui aura vu tout le contraire de ce qu'ont vu ses compagnons.

J'ai fait à ce sujet beaucoup d'observations, L'une d'elles est que, si par hasard j'ai eu une connaissance directe et précise d'un événement raconté par un journal, le récit du journal sera très souvent en contradiction avec les faits qui me sont personnellement connus. Une autre observation est que, chaque fois que j'ai lu la description d'un lieu qui m'est familier, cette description m'a semblé, dans presque tous les cas, inexacte, incomplète, en somme fausse. Huysmans était un observateur méticuleux; il avait, plus que personne, le don de voir et de bien voir les choses; son œil aigu fouillait et vrillait les hommes et les choses. De plus, il avait la passion de l'exacitude et il faisait des courses dans Paris pour aller vérifier la couleur d'une porte ou la hauteur d'une maison. Il aurait

considéré comme une sorte de crime littéraire de décrire ce qu'il n'avait vu, de ses propres yeux vu. Eh bien ! cet homme à l'œil miraculeux me disait un jour, en parlant de la Bièvre, petite rivière qui coulait encore à ciel ouvert, il y a quelques années, entre les fortifications et le Jardin des Plantes : « C'est là qu'on voit les derniers peupliers de Paris. » Ce vieux Parisien, qui aimait les bords de la Seine, n'avait jamais vu les peupliers, dont quelques-uns sont des merveilles, comme au Pont Royal, qui la bordent sur presque tout son parcours. L'an passé, entre gens sérieux, tous Parisiens et du quartier, nous discutâmes le point de savoir combien d'arches forment le pont des Saints-Pères. On peut passer tous les jours sur un pont et ignorer le nombre de ses arches, mais l'un de nous, qui avouait avoir regardé ce pont, de la berge ou du quai, peut-être mille fois en sa vie, ne put nous tirer d'embarras. J'ai connu un bibliothécaire qui faisait ses délices des Mémoires de Casanova et qui estropiait son nom, l'appelant toujours, et avec emphase, Casanova de Seignalt, au lieu de Seingalt, qui est le nom exact. Je publie régulièrement dans la même revue, depuis une dizaine d'années, une chronique sous le titre d'*Epilogues* : un de mes amis, collaborateur de la même revue, m'a dit ou écrit

dix fois : « J'ai lu vos derniers *Episodes...* »

Cela rappelle l'historien anglais Froude, dont le docteur Gustave Le Bon nous entretenait récemment, en traitant de cette même question du témoignage. Froude avait le génie de voir les choses à l'envers. On en donne un curieux exemple ; c'est la description qu'il fait de la ville d'Adélaïde, en Australie : « Je vis, dit-il, à nos pieds, dans la plaine traversée par un fleuve, une ville de cent cinquante mille habitants, dont pas un n'a jamais connu, et ne connaîtra jamais, la moindre inquiétude au sujet du retour régulier de ses trois repas par jour. » Or, Adélaïde est bâtie sur une hauteur et, à l'époque où Froude la visita, sa population, de moitié moins nombreuse qu'il ne dit, était en proie à une terrible famine. Et voilà le témoignage d'un homme grave, à la réputation européenne, l'un des historiens anglais les plus estimés par ceux qui ne l'ont pas lu.

« Si Froude eût vécu quelques siècles plus tôt, ajoute M. Le Bon, toutes ses affirmations auraient été tenues pour des documents précieux, puisqu'ils émanaient d'un témoin oculaire dont il n'y avait aucune raison de suspecter la bonne foi. Que d'histoires très sérieuses sont écrites avec des éléments aussi peu sérieux ! »

Jules Simon s'étonnait « que tant d'honnêtes

gens se contredisent entre eux, en racontant des faits dont ils ont été les témoins. Je retrouve à chaque pas ce spectacle effrayant. Ce dont l'homme est le moins sûr, c'est de son propre esprit. Il n'est pas sûr de ses yeux : c'est que ses yeux et sa mémoire sont en lutte avec son imagination. Il croit voir, il croit se souvenir, et il invente. »

C'est ce qui nous explique ces récits anciens et modernes, et même contemporains, de miracles, d'apparitions, d'événements merveilleux souvent certifiés par un très grand nombre de témoins. Le nombre des témoins ne signifie rien, ni leur honnêteté, ni leur bonne foi. Au contraire, la bonne foi, en matière de témoignage, est un élément suspect. Il vaut beaucoup mieux avoir affaire à la mauvaise foi, qui se décèle toujours par quelque maladresse. Saint Paul atteste que le Christ ressuscité a été vu par plus de cinq cents personnes ; or, c'est même une question maintenant de savoir s'il exista jamais un personnage nommé Jésus et surnommé le Christ. Des milliers et des milliers de personnes, au moyen âge et plus tard encore, ont vu le diable et, dit M. Le Bon, si le témoignage unanime pouvait être considéré comme prouvant quelque chose, on pourrait dire que le diable est le personnage dont l'existence est le mieux démontrée. Grégoire de Tours,

historien d'une bonne foi évidente, a assisté dans sa vie à des centaines de miracles qu'il décrit complaisamment. Il les a vus, il les a contrôlés : or, la plupart sont de pures extravagances, inadmissibles, de nos jours, même par la plus obtuse des dévotes. L'histoire contemporaine, les débats judiciaires nous prouvent à chaque instant l'inanité des témoignages. Lors de la catastrophe du *Liban*, coulé en plein jour par un abordage, il fut impossible d'apprendre de l'équipage survivant si le capitaine était ou n'était pas sur sa passerelle au moment de l'accident. Les uns l'avaient vu, les autres juraient qu'il n'y était pas. En tel procès criminel, il s'agit de reconnaître un personnage entrevu, et on y arrive, mais en influençant les témoins, en les mettant sur la piste probable ou sur celle que la justice désire leur voir suivre. D'après les expériences de M. Claparède, un personnage entrevu, si on laisse les témoins libres, n'est guère reconnu que par une personne sur quatre, et encore avec des hésitations.

Les vrais bons observateurs sont très rares. Napoléon prétendait reconnaître tout visage qu'il avait vu une fois. Cela est devenu légendaire, mais ce n'est pas très exact. Il brouillait tous les noms. Un jour, il distingue dans une députation une figure

qu'il croit reconnaître. C'était un savant alors connu, nommé Ameilhon. Le dialogue suivant s'engage : « N'êtes-vous pas Ancillon? — Oui, sire, Ameilhon. — Bibliothécaire de Sainte-Geneviève? — Oui, sire, de l'Arsenal. — Continueur de l'Histoire de l'Empire Ottoman? — Oui, sire, de l'Histoire du Bas Empire. » Après cela, Ameilhon, ravi de l'honneur, s'en allait, disant partout avec emphase : « L'empereur est étonnant. Il sait tout. » Nous pourrions dire, à notre tour : les hommes sont étonnants ; ils croient qu'il suffit d'avoir été témoin d'un fait pour être sûr de ce fait ! C'est bien plus compliqué que cela. La certitude est difficile à acquérir.

Rien n'est plus difficile que ce qui est trop facile. Personne ne s'imaginera qu'il peut jouer du violon sans l'avoir appris ; et s'il se l'imaginait, d'ailleurs, la moindre tentative calmerait vite sa prétention. Mais voir, quoi de plus simple ? Il ne s'agit que d'ouvrir les yeux. « J'ai vu, vous dira un témoin dont on conteste le récit ; me prenez-vous pour un halluciné ? » Précisément, ou bien pour un distrait, selon les cas. En effet, les hommes, quand il s'agit de voir, ont deux tendances. La première est la tendance hallucinée : ils voient ce qu'ils désirent voir, ce qui leur est utile, ce qu'il leur est agréable

de voir. La seconde est la tendance distraite : ils ne voient pas ce qu'ils ne désirent pas voir, ce qui leur est inutile ou désagréable.

La grande règle, celle à laquelle on peut ramener presque tout, c'est la règle de l'utilité. Des gens de métier visitaient l'Exposition universelle. Ils regardaient, ils passaient, ils n'avaient pas vu. Plus loin, ils regardaient encore et cette fois s'arrêtaient ; ils avaient vu une machine qui pouvait leur être utile dans leur métier particulier. Nous ne voyons pas ce qui nous est indifférent. L'image glisse, pâlit, meurt, avant d'avoir eu le temps de se fixer et nous ne faisons aucun effort pour la retenir.

J'ai connu un fonctionnaire colonial qui a fait le tour du monde, qui a séjourné des années dans nos différentes colonies d'Afrique, d'Asie et d'Amérique. On est tenté parfois de l'interroger. Mais il ne sait que répondre. Uniquement préoccupé d'avancement et d'affaires de famille, il n'a réellement rien vu. De Singapour, la ville étrange dont un jeune écrivain, M. Cassel, nous a rapporté des impressions grisantes, magiques, ce brave homme me disait : « Jolie ville, quelques maisons à l'euro-péenne. » J'ai fait beaucoup de questions, dans ma vie, je n'ai jamais reçu de réponse aussi bête. Mais je reconnais que les questions sont toujours indis-

crêtes. Demander à quelqu'un ce qu'il a vu, c'est le mettre à la torture. Il pêche à la ligne dans sa mémoire et ne retire rien. Alors, il essaie d'inventer, et c'est misérable. De là, pour les touristes, la grande utilité des guides, des Conty, des Joanne et des Baedeker. Sans ces livres, ils n'auraient rien vu, et sans eux ils ne se souviendraient de rien. « Qu'ai-je vu à Rome ? » Ils ouvrent à la page marquée. « Rome, Rome ? disait un bonnetier que sa femme avait entraîné en Italie, ah ! je me souviens : c'est là que j'ai acheté ce si mauvais gilet de flanelle. »

A côté de ceux qui ne voient rien ou presque rien, il y a ceux qui voient de travers ou à l'envers, qui se laissent guider beaucoup moins par leurs yeux que par leur sensibilité, qui croient qu'une chose existe parce qu'il leur a semblé en avoir reçu l'impression. Quiconque a dirigé un service, disait un inspecteur des télégraphes, a pu constater combien les rapports que l'on reçoit sont souvent peu exacts, combien il est nécessaire de contrôler les affirmations des agents sur les faits où ils ont été acteurs ou spectateurs. La narration d'un fait qui vient de se produire repose sur les impressions reçues bien plus que sur l'observation. Au bout de quelques jours, l'imagination est entrée en jeu

et elle achève de cristalliser la conviction. A ce moment-là, s'il y a eu une erreur initiale, elle est devenue indéracinable. Cela explique toutes ces contestations entre le public et les agents administratifs. Chacun est de bonne foi, mais chacun a vu le fait sous un jour différent, celui de son intérêt particulier, l'un mettant son amour-propre à faire respecter la loi ou la règle, l'autre ne songeant qu'à les violer ou à les tourner. Si l'affaire va aux tribunaux, le juge, dont la tendance autoritaire est très forte, donne presque toujours raison à l'agent légal. Il est cependant à peu près certain que l'agent n'est pas croyable plus d'une fois sur deux, en moyenne. Encore cette proportion est peut-être fort exagérée (1).

Par une disposition particulière, il y a, à l'Université de Genève, une grande fenêtre donnant sur un couloir intérieur, à gauche en entrant vis-à-vis de la loge du concierge. Un jour, M. Claparède interrogea cinquante-quatre étudiants sur l'existence de cette fenêtre, devant laquelle ils passent tous

(1) Ne dirait-on pas que ce paragraphe a été écrit sous l'impression des scandaleuses erreurs d'agents des mœurs qui ont si fort indigné Paris en septembre 1909, et des condamnations non moins scandaleuses qui suivirent ? L'article est cependant antérieur, mais rien ne change, les hommes de tous les états vivant toujours dans la même présomption de l'infailibilité du témoignage oculaire.

les jours. Sait-on combien affirmèrent catégoriquement que cette fenêtre n'existe pas? Quarante-quatre! Consterné, M. Claparède déclare qu'un tel témoignage collectif est déconcertant et décourageant. Qui ne serait de son avis? Qui ne pense avec effroi, après cela, à tous ces procès criminels, où la condamnation est obtenue grâce à des témoignages? M. Claparède en conclut qu'un seul témoignage peut avoir raison contre des témoignages bien concordants. L'unanimité elle-même doit être contrôlée sévèrement, et il ajoute, ce qui concorde avec mes propres idées sur la question: « On en vient à se demander si ce n'est pas la règle que de méconnaître les objets sans intérêt qui nous entourent, et si ce n'est pas par hasard seulement, et à titre d'exception, que ces objets laissent une trace sur la plaque sensible de notre mémoire? » Hasard, certainement, ou plaque particulièrement sensible. Si, en effet, notre œil fonctionne mécaniquement, à peu près comme un objectif photographique, nous sommes obligés, pour ne pas encombrer les magasins de notre mémoire, de faire un choix parmi les images que nous y classons. En cela, un instinct nous guide, quoique pas toujours infaillible, et nous avertit des images utiles à la conservation ou à la défense de notre vie.

Sans l'éducation, sans les habitudes civilisées, qui augmentent constamment le nombre de nos besoins dans tous les genres, nous n'aurions besoin, comme les animaux, de ne retenir qu'un très petit nombre d'images.

La vie des animaux se meut dans un cercle assez étroit et il n'est aucun de leurs actes qui ne soit régi par l'utilité. Les hommes aussi obéissent à l'utile, mais leur imagination agrandit singulièrement ce champ de l'utilité, et ils se trouvent obligés, rien que pour vivre, d'ouvrir leur mémoire à un très grand nombre d'images qui laissent les animaux absolument indifférents. Nous voyons sur une table à la fois les plats, les viandes, les fleurs, les verres et tout le reste ; le chien ne voit que les viandes ; les fleurs qui nous sont agréables, l'agencement général qui nous séduit, le laissent parfaitement insensible. Il y a aussi des choses dont la vue nous laisse insensible : celles qui ne sont ni belles ni laides, ni utiles, ni nuisibles, ni bonnes ni mauvaises, tout ce qui ne vaut pas la peine d'être qualifié, tout ce qui est neutre pour nos sens ou pour notre imagination. Si alors on nous demande de témoigner sur l'existence de ces objets, sur la réalité de ces faits qui ne nous causent ni peine ni plaisir et que, pour cela, nous avons négligé de con-

server dans notre mémoire, nous serons très embarrassés.

En général, quand on nous interroge, nous avons une tendance à affirmer le fait que nous jugeons probable et à nier le fait qui nous semble improbable. Ainsi, dans l'exemple de la fenêtre, cette fenêtre, ouvrant sur un couloir, a semblé aux étudiants questionnés tout à fait improbable, la chose étant inutile, absurde même.

En second lieu, et ceci est très important, nous avons dans l'esprit une série de types de faits auxquels nous rapportons invinciblement les faits nouveaux dont nous venons à être les témoins. Si, par exemple, nous sommes en principe assurés que tout accident d'automobile incombe aux conducteurs de ces voitures, nous admettrons difficilement même, si nous l'avons vu de nos yeux, l'accident né par la faute de la victime. Ce sera le contraire pour le chauffeur : pour lui, la victime a toujours tort. C'est déraisonnable. Mais si, pour nous, le chauffeur a toujours tort, c'est également déraisonnable. Dans les deux cas, les images seront déformées et si nous sommes interrogés, nous répondrons par des mensonges de très bonne foi : « Cela est ainsi, parce que cela doit être ainsi. » M. Claparède va même jusqu'à admettre que des témoigna-

ges indépendants les uns des autres peuvent être erronés, même s'ils concordent. Je suis de son avis, car il est tout à fait normal que le même intérêt ou la même absence d'intérêt guident inconsciemment des témoins d'origine ou de condition différentes. Tous les anciens explorateurs des Iles Kerguelen n'y ont vu que des terres stériles et inhabitables. Or, ces temps derniers, une colonie de Havrais et de Norvégiens s'y est établie qui trouve le pays rude, mais sain et fort propre, non seulement à la pêche, mais aussi au pâturage (1).

Il résulte de tout cela que nos yeux sont incertains. Deux personnes regardent à la même pendule et n'énoncent la même heure qu'à deux ou trois minutes près. L'une a une tendance à retarder, l'autre à avancer les aiguilles. N'en profitons pas pour jouer avec trop de confiance le rôle de la troisième personne qui veut mettre les deux premières d'accord ; il pourrait nous arriver de nous tromper à notre tour. Et puis, dans la vie courante, nous avons moins besoin de certitude que d'une certaine approximation vers la certitude. Apprenons à voir, mais sans regarder les choses et les hommes de trop près : ils sont plus jolis de loin.

(1) Voir *l'Illustration* du 11 septembre 1889.

LE PHYSIQUE ET LE MORAL

On a un peu exagéré, ces dernières années, l'état de dépendance dans lequel se trouve le moral par rapport au physique, l'âme ou l'ensemble de nos facultés par rapport au système nerveux. Il semble certain qu'un déséquilibre physique, même très accentué, ne s'oppose nullement au développement de l'intelligence la mieux pondérée. Le spectacle n'est pas absolument rare d'un cerveau malade et d'un esprit sain. Cette pathologie paradoxale s'affirme si l'on examine la vie de certains grands écrivains. On en voit qui furent ainsi désharmonisés et dont l'œuvre est toute sagesse et toute harmonie.

Il y a un poète français dont l'œuvre signifie méthode, pureté, grâce, pondération, perfection ; c'est Jean Racine. Or, il appartenait à une famille de névropathes, de mystiques exaltés et lui-même, sur ses dernières années, n'échappa point aux pires exagérations de la dévotion la plus extravagante. Il allait jusqu'à imaginer des processions dans l'in-